

SACRIS ERUDIRI

Jaarboek voor Godsdienstwetenschappen



XXXII,1

1991

UITGAVE VAN DE SINT-PIETERSABDIJ STEENBRUGGE
MARTINUS NIJHOFF INTERNATIONAL, THE HAGUE



ISSN 0771-7776

Gedrukt bij de Firma Vonksteen, Langemark (België).



In memoriam
Christinae Mohrmann
cuius anima in pace

Trois communications
prononcées à Nimègue (Pays-Bas)
le 31 mars 1989
par

L.J. ENGELS
G.J.M. BARTELINK
A.A.R. BASTIAENSEN

Avant-propos

Le 13 juillet 1988 est décédée Christine Andrine Elisabeth Marie Mohrmann,
professeur émérite de grec paléochrétien ainsi que de latin paléochrétien, vulgaire et médiéval à l'Université catholique de Nimègue,
professeur émérite de latin vulgaire, paléochrétien, tardif et médiéval à l'Université municipale d'Amsterdam,
membre de l'Académie royale néerlandaise des Sciences,
membre de la Société de Littérature néerlandaise,
membre de la Société des Études latines,
membre de la Société de Linguistique de Paris,
membre de l'Accademia dei Lincei,
membre honoraire de l'American Linguistic Society,
membre correspondant de la Bayerische Akademie der Wissenschaften,
membre correspondant de l'Académie norvégienne des Sciences,
membre correspondant de la Royal Irish Academy,
membre correspondant de l'Oesterreichische Akademie der Wissenschaften,
docteur h.c. de l'University of Ireland à Dublin,
docteur h.c. de l'Università del Sacro Cuore à Milan,
docteur h.c. de l'Université de Nice,
docteur h.c. de l'Université de l'État à Gand.

Le 31 mars 1989 la Genootschap voor Oudchristelijke Studiën (Société des Études paléochrétiennes) organisait un colloque au Grand Auditoire de l'Université catholique de Nimègue en commémoration de la personne et de l'œuvre de Christine Mohrmann. A l'issue de cette assemblée fut exprimé le souhait que soient éditées les trois conférences données à cette occasion. Il fut aussi proposé d'établir une liste des dissertations nées sous sa direction, afin d'illustrer l'activité de Mohrmann au niveau de la promotion scientifique.

A. Hilhorst, président de la Société des Études paléochrétiennes, introduisit le colloque commémoratif en ces termes :

„La femme que nous commémorons aujourd'hui a été pour beaucoup d'entre nous d'une grande importance. Cela vaut en particulier pour ses élèves de Nimègue. On peut longtemps s'attarder à la question de savoir si ce furent surtout des causes externes qui ont contribué à son succès des années cinquante et soixante : la popularité de la primitive Église sous l'influence de la *nouvelle théologie*, l'afflux de jeunes ecclésiastiques devant être formés à devenir professeur ès langues classiques, la population estudiantine catholique de ces années encore en grande partie homogène, ou bien si ce furent surtout ses propres qualités à elle : son érudition, sa sagacité, son humour, sa forte personnalité. C'est un fait : dès le début de son professorat elle attira une grande partie des étudiants ès langues classiques et de toute façon elle fut plus souvent promotrice que ne fut l'ensemble de ses collègues de la section.

Quelques-uns de ses étudiants étaient à ce point saisis par ses cours qu'ils se mirent à s'occuper de la matière de leur propre initiative. On organisa des discussions et des conférences, et de ces activités est issu ce qui spontanément fut appelé le „club Mohrmann". Plus tard, quand un statut officiel s'avéra nécessaire, le „club" devenait la *Société des Études paléochrétiennes*.

Il va sans dire que le professeur Mohrmann était très tôt au courant de l'existence de ce qu'elle appelait „le club". Bien sûr, elle était heureuse de l'intérêt scientifique apparemment suscité par son enseignement. Il lui fut peut-être moins facile de laisser faire ses étudiants sans en prendre elle-même la direction. Cependant elle se montra réservée, aidée d'ailleurs discrètement par les étudiants, qui préféraient discuter librement et qui dès lors ne l'informèrent des réunions qu'après qu'elles eussent eu lieu. Ainsi naissaient des traditions. Le professeur Mohrmann ne participait pas aux réunions ordinaires, mais invitait les membres de la Société une fois par an à une réception dans la belle salle de l'ancien orphelinat de la Begijnenstraat (Rue des Béguines) à Nimègue. Elle donnait alors avant la pause une conférence sur un sujet de son choix et ensuite s'entretenait gracieusement — l'expression archaïque est bien de mise — avec les membres, savourant un bon verre de vin, qu'elle ne manquait jamais de leur offrir.

Le groupe s'étendit, les étudiants devinrent agrégés et docteurs, et l'association se mit à accorder l'hospitalité aux intéressés d'autres universités et d'autres disciplines. La vitalité de Christine Mohrmann, qui s'était exprimée une dernière fois par l'initiative d'une édition critique des plus anciens actes des martyrs, alla en déclinant, et les réceptions annuelles s'avéraient trop onéreuses pour elle. Mais encore en 1983 elle était au milieu de ses élèves qui la fêtèrent à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire ; à cette occasion elle parla d'un sujet qui lui tenait au cœur : les débuts de l'Université catholique. En mars 1986 elle était une dernière fois parmi nous, à la conférence inaugurale du congrès d'hagiographie par lequel la Société célébrait son vingt-cinquième anniversaire. Il a semblé à notre Société qu'il convenait de célébrer sa mémoire. Nous savons gré à l'université, avec laquelle elle entretenait des rapports délicats, pour la généreuse collaboration. Quant au programme de cette commémoration, trois anciens collaborateurs de Christine Mohrmann prendront la parole : les professeurs Engels (Groningue) et Bartelink (Nimègue) et le chargé de cours Bastiaensen (Nimègue).''

Le lecteur trouvera ici la traduction française de ces communications.

Christine A.E.M. Mohrmann

(1903-1988)

Une vie de savant

par

L.J. ENGELS

(Groningen)¹

Christine Andrine Elisabeth Marie Mohrmann est née à Groningue le premier août 1903, fille du commerçant Benoît Mohrmann, originaire de Dokkum en Frise (sa famille venant de Mettingen en Westphalie) et d'Agnès Wreesman. Ses parents appartenaient à la classe moyenne aisée, formant à cette époque à Groningue le noyau d'une minorité catholique, très attachée à l'Église. Ceci contribua à sa formation. Elle passa sa jeunesse à Groningue et, sa vie durant, elle restait très attachée à sa ville natale, comme sa mère qui était, elle aussi, une femme aussi aimable que décidée. Son berceau — tel un présage, semble-t-il — se trouvait au Praedinius-singel, un boulevard nommé d'après Rainier Praedinius, l'humaniste qui en 1545 devint recteur de l'école municipale de Groningue, et que les fondateurs de l'université de Groningue, vieille de 375 ans, comptaient parmi les *III-viri literariae gloriae Groningensium*², au même degré que Wessel Gansfort et Rudolf Agricola.

Pendant son enfance la famille s'établit au centre de la ville dans une maison située „Entre les deux Marchés” (la Grand-place

¹ Je remercie M. A.A.R. Bastiaensen pour nombre de données qu'il a découvertes ou vérifiées dans la succession de Christine Mohrmann.

² *Effigies et Vitae Professorum Academiae Groningae et Omlandiae. Cum historiola foundationis ejusdem Acad. Apud Iohanem Nicolai, Groningae 1654*, 11 (Groningue 1968: édition en facsimilé avec traduction néerlandaise par ordre de la Fondation Groninger Universiteitsfonds à l'occasion de son soixante-quinzième anniversaire).

et le Marché aux poissons). A peine âgée de trois ans, Tine fut témoin dans les bras de sa mère de l'incendie qui ravagea le Palais de l'Académie le 30 août 1906. La démolition, il y a six ans, de l'église Saint-Martin, „son” église paroissiale, qui devait disparaître pour faire place à la nouvelle bibliothèque universitaire, lui fut très pénible, mais ne l'a pas définitivement prévenue contre la bibliothèque.

Ses capacités intellectuelles furent reconnues très tôt, ce qui l'aida, dès la fin de ses études primaires, à trouver une solution discrète à son aversion pour ce que nous appelons maintenant les études ménagères ou familiales. Ses parents, suivant en cela leur propre avis et ignorant celui du curé (nous reconnaissons ici l'indépendance comme un trait de famille), l'envoyèrent à l'issue de l'école primaire au lycée municipal du nom de Praedinius. Elle n'y est restée qu'un an: la famille Mohrmann déménagea en 1917 à Rozendaal près d'Arnhem. Mais ce fut une phase importante et formative de sa vie: dans sa classe elle rencontra trois jeunes filles catholiques, avec qui elle resta en contact pendant de longues années. Elle suivit aussi l'enseignement du philologue classique P.C. Groeneboom, qui — à ce qu'elle dit — éveilla en elle l'amour des auteurs classiques; elle fit d'ailleurs, elle aussi, grande impression sur son professeur, qui ne cessa de suivre la carrière scientifique de son ancienne élève. Après avoir obtenu le diplôme au lycée municipal d'Arnhem en 1922, elle alla étudier les classiques, provisoirement à Utrecht, car c'était entendu que, en 1923, elle continuât ses études à l'Université catholique, dès son ouverture qui était alors imminente. Ce fut donc à Nimègue qu'elle se présenta, le 18 décembre 1925, à l'examen de candidature en Littérature classique auprès des professeurs de la première heure de la jeune université: Drerup, Slijpen, Schrijnen, Steffes et Sormani. À leur sujet, et en tout premier lieu, au sujet de Schrijnen, elle savait narrer les anecdotes les plus pittoresques. La section de littérature classique s'appelait encore et à juste titre: les Lettres classiques. En effet, la philologie comprenait une chaire de linguistique générale jointe à la philologie grecque et latine et deux autres chaires de littérature grecque et latine: les antiquités grecques et romaines, l'histoire ancienne et l'archéologie étaient enseignées, comme branches secondaires, par les mêmes professeurs.

L'examen de candidature marqua le moment que l'étudiante aux apparences plutôt timides³ se manifesta progressivement comme un chercheur plein d'énergie et d'initiatives, aux connexions internationales, innovatrice, maître extrêmement stimulant, femme émancipée et chrétienne convaincue. Cette évolution fut certes grandement influencée par Schrijnen, mais pas exclusivement.

Deux mois après que Christine Mohrmann avait été nommée assistante à l'Institut classique, elle passa, le 28 novembre, *cum laude* son examen de doctorat ès lettres classiques. Depuis 1926 elle avait combiné la préparation du doctorat et un poste d'enseignante au lycée Jérusalem à Venray, cédant ainsi à son penchant très marqué de transmettre les connaissances acquises. Elle participa aussi à l'organisation du congrès tenu à La Haye en mai 1928, qui fut à l'origine du Comité International Permanent des Linguistes (CIPL). Ce fut pour elle l'occasion de faire son entrée dans le monde scientifique international qui l'amènera à être élue deux ans après comme membre de la Société linguistique de Paris. Elle édita ses premiers travaux scientifiques qui inaugurèrent une longue série de publications érudites ou de haut niveau de vulgarisation. Ceci n'entama en rien le rythme de ses études, à l'issue desquelles, en 1929, tout en gardant sa charge à Venray, elle devint professeur ès langues anciennes à Nimègue, au lycée pour jeunes filles „Mater Dei". Sa collaboration au CIPL, en tant que secrétaire-adjoint, et à la Fédération des Universités Catholiques, érigée bientôt par les recteurs Ladeuze de Louvain, Gemelli de Milan et Schrijnen de Nimègue, lui laissèrent cependant le temps d'achever sa thèse en trois ans et demi, temps qu'elle passa partiellement à Munich, auprès du *Thesaurus Linguae Latinae*; à la soutenance, elle obtint de nouveau la mention *cum laude*, le 19 mai 1932. Plus tard, elle aiguillera souvent les latinistes parmi ses élèves vers le *Thesaurus* de Munich.

Pendant les années qui séparent sa promotion et le décès de Schrijnen (le 26 janvier 1938) Christine Mohrmann a contribué à l'élaboration de la théorie de l'École de Nimègue. A. Bastiaensen mettra en évidence les circonstances de cette contribution. Avant de m'attarder brièvement à sa carrière de chargée de cours et de professeur, je voudrais mentionner que, depuis l'année de sa pro-

³ Au sujet de cette timidité cf *infra*, dans Bastiaensen, pp. 41 et 44.

motion, une catégorie de publications⁴ voit le jour, se rapportant à son professorat dans l'enseignement secondaire jusqu'en 1946 et témoignant de son ambition d'introduire de nouvelles idées scientifiques dans l'enseignement de ce niveau. La *Homerische Spraak-leer ten dienste der gymnasia* (Grammaire homérique pour les lycées, 1933) veut être „une tentative d'adaptation de l'enseignement de la langue d'Homère dans les lycées aux conceptions linguistiques modernes” (p. IX). *Annus Festivus*, paru en 1935 — le titre lui vaudra un sobriquet dans des *laudes* estudiantines ultérieures —, poursuit le même objectif comme le sous-titre l'indique : *Année liturgique expliquée par des extraits d'auteurs latins paléochrétiens*. En 1943 cette série sera couronnée par la *Grammaire grecque* de Mohrmann, Brinkhoff et Lagas (deuxième édition en 1948). Plus tard, elle mettra pareillement sa connaissance approfondie des problèmes linguistiques de la primitive Église, du latin biblique, de la liturgie et du latin liturgique au service de l'Église, où se manifestèrent, précisément à cette époque, des tendances stylistiques qu'elle appréhendait. Le professeur Bartelink nous exposera tout à l'heure les multiples aspects de ses interventions. Les années trente ont témoigné aussi de son souhait de faire participer des intellectuels (catholiques) œuvrant dans d'autres branches que la philologie classique, aux travaux effectués à Nimègue, et de les informer du développement ou des événements importants concernant son domaine. De 1935 à 1938 elle a fait paraître régulièrement dans le quotidien *De Tijd* des contributions de sa main dans une série intitulée *Uit oudchristelijke taal- en letterkunde* (Anthologie de linguistique et de littérature paléochrétiennes). Elle poursuivra le même objectif, p. ex. en présentant un compte-rendu du huitième Congrès international des Linguistes (1957), par des articles à l'occasion du décès du savant cardinal Giovanni Mercati (1957) et de l'éminent connaisseur d'Augustin, A. Sizoo (1961). Elle traduisit aussi les *Homélies pour le peuple* d'Augustin (1948) et, en les sélectionnant, elle voulut présenter

⁴ Cf pour les publications: Christine MOHRMANN, *Études sur le latin des chrétiens*, I Rome 1958 (1961²), IX-XXII (années 1928-1956) et IV, Rome 1977, 405-411 (années 1957-1976); pour les années 1928-1962 aussi: Th.N. HAMERS et Marie-Henriette KRUSE, *Bibliographie de Christine Mohrmann*, dans: I.J. ENGELS-H.W.F.M. HOPPENBROUWERS - A.J. VERMEULEN, *Mélanges offerts à Mademoiselle Christine Mohrmann*, Utrecht-Anvers 1963, p. XXI-XXV.

„des textes, qui puissent encore captiver l'attention de l'homme moderne". Elle ne se privait pas cependant de formuler clairement ses idées sur la transmission de la connaissance de l'antiquité chrétienne et ses limites: „... toutefois je n'ai jamais tenté de dissimuler les différences existant entre la pensée et le sens religieux des chrétiens des quatrième et cinquième siècles, et de ceux de notre époque. J'ai estimé ne pas devoir sacrifier à la mode du moment de projeter en arrière nos pensées et nos idées en choisissant des termes „modernes" et — partant — de suggérer une correspondance normalement inexistante. Cette méthode, à mon avis, ne se justifie guère, ni historiquement, ni linguistiquement" ⁵. Cette conception a souvent déterminé son point de vue: elle voulait faire connaître l'antiquité chrétienne telle qu'elle fut; elle avait horreur du déguisement et des anachronismes. C'était aussi son grief fondamental contre la nouvelle traduction latine des psaumes, faite à Rome. De nouveau elle ne manqua pas, après avoir amplement présenté et fondé son point de vue devant le forum scientifique international (1947), d'exposer la question pour les non-spécialistes dans les *Annalen van het Thijmgenootschap* (1949). Par cette transmission de connaissance à un cercle plus large elle voulait aussi contribuer à l'émancipation des catholiques dans son pays. Depuis 27 août 1946 elle était d'ailleurs membre de la direction de la Société pour la promotion de l'exercice de la science par des catholiques aux Pays-Bas. Ceci explique sans aucun doute aussi les longues années qu'elle contribua à l'essor de la maison catholique d'édition Het Spectrum.

C'est à l'université d'Utrecht que revient le mérite d'avoir octroyé la première à Christine Mohrmann la *licentia docendi* universitaire. Cette faculté d'enseigner le latin paléochrétien et vulgaire à titre privé date du 11 décembre 1937. Elle se transforma en lectorat le 14 avril 1943. Le 20 novembre 1946 s'y ajouta un lectorat à l'Université d'Amsterdam. Bien plus tard ce fut enfin Nimègue qui suivit le 23 janvier 1953, en conférant d'abord un professorat extraordinaire (coïncidant avec la fin de ses activités à Utrecht et avec la transformation du lectorat à Amsterdam en un professorat extraordinaire le 12 juillet 1955), et enfin un profes-

⁵ *Sint Augustinus. Preken voor het volk handelende over de Heilige Schrift en het Eigen van de Tijd*, Utrecht-Bruxelles 1948, IX-X.

sorat ordinaire le 21 janvier 1961. Christine Mohrmann occupa ses deux chaires, l'ordinaire à Nimègue et l'extraordinaire à Amsterdam — et leur donna de l'éclat — jusqu'à l'âge de soixante-dix ans. Y contribuèrent les distinctions scientifiques qui lui échurent largement depuis 1955 : les doctorats honorifiques et sa qualité de membre honoraire, de membre correspondant ou de membre ordinaire d'académies et de sociétés les plus prestigieuses tant en Europe qu'aux États-Unis⁶. Elle fut invitée à donner des cours dans de nombreux pays ; elle fit des conférences à de nombreux congrès.

Après une carrière académique de plus de 35 ans elle fut admise à l'éméritat en 1973, le 10 novembre de l'Université d'Amsterdam et le 14 décembre de celle de Nimègue. Son discours d'adieu à Amsterdam sur l'*Étude du latin médiéval* et celui de Nimègue sur l'*Étude du grec et du latin paléochrétiens* diffèrent nettement tant au niveau du contenu que du style. Afin d'esquisser plus fidèlement son activité pendant ces années, on ne pourra passer sous silence ce qui suit, sans négliger pour autant les remarques de mon collègue Bartelink sur la signification de Christine Mohrmann pour la théorie de l'École de Nimègue au sens strict et pour le rayonnement de celle-ci.

L'initiative d'Utrecht a eu d'amples répercussions sur les études médiolatines aux Pays-Bas. La leçon publique que Christine Mohrmann donna en 1938 en sa qualité de titulaire à titre privé de latin paléochrétien et vulgaire, attira l'attention du médiéviste H. Oppermann. Celui-ci constata que Mohrmann, dans son exposé sur *La structure du latin paléochrétien* traitait de nombreux phénomènes linguistiques qu'il rencontrait régulièrement dans les sources latines médiévales. Il lui fit la remarque et lui demanda si elle ne voulait pas se charger aussi de l'enseignement du latin médiéval⁷. Elle saisit aussitôt le sens de l'observation très pertinente d'Oppermann. En effet, pour des raisons qu'elle exposera plus tard à loisir, le latin médiéval est dans une très large mesure la continuation du latin paléochrétien. Elle étudia donc ces deux formes du latin en interdépendance. A part sa qualité de membre, depuis 1953, de la Commission Du Cange de l'Académie Royale des Pays-Bas, cela nous a valu en premier lieu des apports consi-

⁶ Cf Introduction (p. 49).

⁷ Cf Christine MOHRMANN, *De studie van het Middeleeuws Latijn. Verleden, heden, toekomst. Afscheidscollege Amsterdam 10 november 1973*, 1.

dérables à la connaissance du latin médiéval par les nombreuses études parues depuis 1947 dans différents périodiques. Ses recherches soulignaient volontiers la continuité entre le latin paléochrétien et le latin médiéval, les éléments paléochrétiens du latin médiéval et le rôle du latin médiéval comme substrat de la culture de l'Europe occidentale. Elle le montrait aussi par quelques exemples concrets d'auteurs latins de marque, tels saint Patrick et saint Bernard de Clairvaux⁸.

En second lieu, lors de sa nomination comme lecteur à Utrecht en 1943, le latin médiéval a été ajouté à son enseignement. On ne peut manquer de remarquer ici que son enseignement a toujours reflété ses propres compétences, plutôt que l'organisation des différentes disciplines au sein de l'enseignement universitaire. Ainsi le latin médiéval fut introduit en tant que spécialité autonome dans l'enseignement scientifique néerlandais en 1943. A l'occasion de son éméritat à l'Université d'Amsterdam, elle put constater, non sans satisfaction, qu'entretiens dans presque chaque Faculté de Lettres aux Pays-Bas il existait une chaire de latin médiéval, parfois en connexion avec le latin paléochrétien, tardif ou vulgaire. Aujourd'hui, ces chaires sont occupées en majorité par ses élèves.

En troisième lieu, dans le discours d'adieu précité, elle a traité brièvement mais de manière prophétique — sous le chef de „remarques d'ordre pratique” — du rôle futur de l'étude du latin médiéval dans l'enseignement et la recherche scientifiques. À cette occasion elle a défendu le point de vue que cet enseignement soit incorporé à l'étude de la culture médiévale dans le sens le plus large et, en outre, que soit maintenu le lien avec la philologie classique⁹. Le développement récent dans certaines universités, où l'on peut (encore) répondre à cette double attente (entre autres dans celle de Nimègue), ont confirmé cette vision des choses.

Quand des disciples célèbrent la mémoire d'un de leurs professeurs les plus célèbres, ils ne peuvent omettre de mentionner son rôle d'enseignante et de maître. Ses cours — non seulement à Nimègue, mais aussi ailleurs — étaient un événement, tant par leur contenu que par leur présentation. On y apprenait beaucoup,

⁸ Cf la bibliographie (p. 16, note 4): 1947, 1951, 1952, 1954, 1956, 1958-1962, 1973 et 1976.

⁹ Cf *De studie van het Middeleeuws Latijn* (p. 18, note 7), 9 s.

mais on y riait aussi beaucoup, chaque fois qu'elle puisait dans son trésor inépuisable d'anecdotes. Et elle le fit délibérément, pour ne pas survolter l'attention. Elle sacrifiait beaucoup à l'enseignement : pendant les années de la guerre elle a poursuivi l'enseignement académique de façon clandestine à Utrecht et à Amsterdam ; plus tard, à l'issue de voyages à l'étranger, elle se dirigeait directement, si besoin était, de la gare ou de l'aéroport à l'auditoire. Elle soignait aussi beaucoup ses cours ; l'essence, le développement et la documentation étaient toujours rédigés par écrit ; dans les papiers qu'elle a laissés se trouvent encore bon nombre de ces notules. Il était même passionnant de passer un examen chez elle ou de choisir une de ses matières comme cours principal ou à option. En tant qu'autorité internationalement reconnue, elle inspirait un profond respect ; elle était exigeante tant pour les autres que pour elle-même, et parmi ses qualités figuraient aussi des *amphidoxa*¹⁰. En outre, elle choisissait parfois des méthodes d'enseignement qui se retrouvent de nos jours dans le système anglo-saxon. Ceci me rappelle par exemple le jour où, pendant un cours de candidature, il me revint (disons plutôt : il me fallait) recenser un livre récent d'Einar Löfstedt ; le pontife incontesté de l'école suédoise de philologie critiquait certains détails de la théorie de Nimègue ; face à face avec l'autorité tout aussi incontestée de l'autre bord Christine Mohrmann je me trouvais dans une situation extrêmement délicate.

Elle savait susciter l'enthousiasme de façon remarquable mais efficace. Quand un sujet fut abordé, pendant une discussion dans son studio, elle attirait notre attention sur l'existence de nombre de publications se référant au sujet étudié et se trouvant dans sa bibliothèque personnelle bien fournie, mais par la même occasion le professeur donnait l'impression qu'elle n'excluait nullement, au contraire qu'elle sousentendait qu'on les avait déjà lues — résultat : nombreux étaient ceux qui se précipitaient, et moi personnellement, peut-être plus souvent que d'autres, de la St. Annastraat à la bibliothèque universitaire.

Beaucoup d'autres qualités seraient à rappeler ici : attention, serviabilité, appréciation plus qu'expéditive des sujets de mémoire et de thèse ; intensivement elle accompagnait chacun de ses *docto-*

¹⁰ L'usage de ce terme dans ce contexte est emprunté au discours d'adieu prononcé par le professeur J. Nuchelmans en 1973 au nom des collègues de Nimègue.

randi. Elle dirigea vingt-deux dissertations, toutes défendues à Nimègue. Aussi a-t-elle formé une école. Ses élèves — ayant pris l'initiative en 1963 de célébrer avec faste son soixantième anniversaire — se sont réunis — à son insu, mais à sa grande satisfaction — d'abord en un club informel, ensuite en une Fondation et une Société des Études paléochrétiennes, qui depuis regroupe aussi beaucoup de chercheurs qui n'ont pas été formés à Nimègue, et venant en partie de l'étranger.

La recherche et l'enseignement n'ont jamais épuisé la mesure de Christine Mohrmann en tant que savante. Elle se sentait aussi concernée par ce qui s'appelle aujourd'hui le management scientifique. Toutefois, elle mettait décidément l'accent sur le fait que le savant doit organiser personnellement, et se limiter à son propre champ d'action ; il était tenu, dans ses perspectives, de le rendre fécond en cherchant des facilités de publication et surtout des postes d'assistant universitaires (effectivement, en 1960, elle fut la première de sa faculté à en acquérir un pour son institut). Cependant, les vrais chercheurs devraient s'en remettre à d'autres pour tout ce qui concerne la gestion des instituts ou de leurs sous-sections. Elle a toujours agi selon cette conception, n'hésitant pas, en l'occurrence, à réprimander collègues et élèves.

Nous avons mentionné sa contribution au Comité International Permanent des Linguistes (CIPL) : celle-ci engloba les quarante premières années de cette organisation (qui édita entre autres la *Bibliographie linguistique*). Pendant de longues années elle fut secrétaire du bureau, secrétaire général de 1964 à 1977 (c'est en cette qualité qu'elle représenta le CIPL au Conseil International de la Philosophie et des Sciences humaines au sein de l'Unesco). Et son expérience au niveau international lui offrit l'occasion de conseiller les autorités néerlandaises à l'issue de la deuxième guerre mondiale en tant que membre de la commission de l'État pour la Réorganisation de l'Enseignement supérieur (1946-1952).

Après le décès de Schrijnen — bientôt en collaboration avec H.H. Janssen — elle dirigea la série de Nimègue *Latinitas Christianorum Primaeva*, à laquelle fera pendant, dès 1962, la *Graecitas Christianorum Primaeva* (celle-ci en collaboration avec J.G.A.

Ros). Y furent joints, en 1964, des *Supplementa*, à l'initiative même de ses élèves. En 1947 elle prit une part active à la fondation de la revue *Vigiliae Christianae*, dont la renommée se répandit rapidement et dans laquelle elle publia nombre de ses articles. Elle encouragea son ami Giuseppe de Luca tout au long de la parution à Rome de la série *Storia e Letteratura*. Dans cette série furent d'ailleurs réédités, en quatre gros volumes et sous le titre *Études sur le latin des chrétiens*, la plupart de ses articles et de ses opuscules.

Christine Mohrmann parut une dernière fois parmi ses élèves le 14 mars 1986, lorsque la Société des Études paléochrétiennes célébra son vingt-cinquième anniversaire en organisant un congrès d'hagiographie paléochrétienne. Elle est décédée le 13 juillet 1988. Nous célébrons sa mémoire dans le Grand Auditoire de l'Université catholique, qu'elle a servie avec dévouement et sympathie. A la fin de sa vie, en accord tant avec la doctrine antique de l'amitié qu'avec son propre tempérament, elle mit cet attachement à profit pour faire preuve de parthésie — réflexe „nullement spontané” chez elle — en élevant la voix quand certains développements ne correspondaient pas à ses convictions. En 1973 elle n'a pas voulu prendre congé de Nimègue, pavillon en berne. A cette occasion, en récapitulant sa carrière avec reconnaissance, elle déclara aussi qu'une vie vouée à tel point à la science exige l'exclusion consciente d'autres valeurs¹¹. Ces paroles devraient nous rappeler qu'un coup d'œil rétrospectif sur sa carrière d'érudite, n'inclut pas tous les aspects de sa vie et de sa personnalité. Beaucoup d'éléments remarquables, et pour lesquels il existe une ample documentation, ne sont pas mentionnés ici : sa conception de l'émancipation de la femme, le rôle de celle-ci dans l'Église, la façon dont elle a vécu le manque de la liberté pendant les années 1940-1945); mais j'espère qu'ils seront traités ailleurs, après étude consciencieuse.

¹¹ *De studie van het Oudchristelijk Grieks en Latijn. Verleden, heden, toekomst. Afscheidscollege, gegeven op vrijdag 14 december 1973, Utrecht-Anvers 1973, 19-21.*

L'oeuvre scientifique de Christine Mohrmann (l'École de Nimègue)

par
G.J.M. BARTELINK
(Nijmegen)

Le nom de Christine Mohrmann est indissociablement lié à la théorie de la langue de groupe des chrétiens grecs et latins, telle qu'elle a été développée à l'Université de Nimègue. Si c'est à Schrijnen que revient le mérite d'en être l'*auctor intellectualis*, c'est bien elle qui, dès le début, a fortement contribué au développement de cette théorie, dont, pendant quelques décennies, elle a été le représentant principal dans le monde scientifique.

De même que la théorie du latin et du grec paléo-chrétiens ne s'est précisée que progressivement, la terminologie dont elle fit usage, ne s'est pas constituée du jour au lendemain. C'est dans son ouvrage *Uit het leven der Oude Kerk* (1919) que Schrijnen employa, pour la première fois, la désignation „langue de groupe chrétienne”. Cependant, ce n'était pas non encore au sens strict que cette expression devait prendre plus tard¹. Dans cette publication toutefois il attirait déjà l'attention sur le rapprochement du langage qui se manifeste dans les écrits de beaucoup d'auteurs chrétiens avec la langue vulgaire, et sur le phénomène vraiment caractéristique d'un grand nombre de termes spécifiquement chrétiens dans ces textes.

¹ J. SCHRIJNEN, *Uit het leven der Oude Kerk*, Bussum - Utrecht 1919, p. 261 (notamment le chapitre IV: *Taalleven. Oudchristelijk Latijn en Kerklatijn*). — Je tiens à remercier M. W. Kusters, qui a corrigé et amélioré considérablement mon texte français.

La terminologie employée dans l'acte de nomination de Schrijnen (daté du 1^{er} octobre 1923; il s'agit du premier recteur de l'Université de Nimègue, qu'il avait contribué à fonder) illustre de façon instructive qu'en général la dénomination des disciplines à enseigner tend à rester dans les cadres traditionnels. Chargé d'enseigner plusieurs disciplines, il fut, entre autres, nommé professeur de „latin patristique et ecclésiastique”. Cette formulation (due sans doute à Schrijnen lui-même) a évidemment été inspirée des idées alors en vigueur. Quant à nous, c'est une preuve indéniable que les conceptions de Schrijnen sur l'usage linguistique des chrétiens ont subi une évolution progressive. Dans ce document officiel, les termes „latin chrétien” et „langue de groupe des chrétiens” — d'un usage courant depuis 1932 pour la nouvelle méthode linguistique dans les études des textes paléochrétiens — font encore défaut. Mais remontons d'abord un peu plus haut dans l'histoire. On sait que pendant des siècles les textes des auteurs chrétiens de langues grecque et latine se trouvaient principalement entre les mains de théologiens qui, comme on peut s'y attendre, s'intéressaient en premier lieu au contenu de ces écrits. Ce n'est qu'à partir de la deuxième moitié du 19^e siècle que les philologues classiques et les historiens commencèrent à les exploiter, ce qui devait conduire aussi à une réflexion nouvelle sur la façon la plus adéquate de désigner l'ensemble de ces textes.

C'est notamment depuis Honorius d'Autun que le Moyen Âge, en vertu d'une tradition dualiste qui accordait de l'importance non seulement aux écrits chrétiens mais aussi à la littérature profane de l'Antiquité, parlait de *scriptores ecclesiastici* pour désigner les auteurs chrétiens. Il a fallu attendre le XVII^e siècle pour voir se généraliser le terme de „patrologie” — de *patres*, les docteurs chrétiens du passé qui faisaient autorité — terme forgé par le théologien luthérien Johann Gerhard². Ce sont là les sources des termes „latin ecclésiastique” et „latin patristique”, tels qu'ils figurent encore dans l'acte de nomination de Schrijnen mentionné plus haut. Dès que les philologues classiques se mirent à cultiver le domaine du latin et du grec tardifs — et notamment des textes chrétiens — on ne se contentait plus des désignations en

² Johannis GERHARDI *Patrologia sive de primitivae ecclesiae christianae doctorum vita ac lucubrationibus opusculum posthumum*, Jenae 1653.

vigueur jusqu'alors. Wilamowitz-Möllendorf³ proposa d'incorporer ces textes à la littérature classique sous la désignation de „spät-antike Literatur" (littérature de la basse antiquité), mais l'adjectif trop peu spécifique se heurta à de vives critiques. En revanche, la qualification de „littérature" pour l'ensemble de ces écrits fut favorablement accueillie. Peu à peu les auteurs chrétiens s'acquirent une place dans l'histoire littéraire classique.

A ce propos il faut bien prendre en considération que les textes que nous désignons d'ordinaire par littérature classique, ne relèvent pas exclusivement des „Belles Lettres" et, d'autre part, que parmi les écrits chrétiens, beaucoup de textes illustrent un genre étranger aux Anciens, de sorte qu'ils ne permettent que difficilement l'application des principes de la science littéraire en usage pour les textes classiques. Bardenhewer⁴ pour sa part lança la désignation „altkirchliche Literatur" (littérature de l'Église ancienne), qui toutefois fit problème, elle aussi. Car, à employer le terme au sens strict, force est d'exclure du champ d'étude, par exemple, les écrits montanistes de Tertullien, et il est évident que dans ce cas la position d'Origène, dont le nom a été frappé d'une *damnatio memoriae*, devient extrêmement précaire.

Christine Mohrmann s'est rendu compte de ce problème de terminologie et c'est à juste titre qu'elle a fait observer plusieurs fois que du point de vue des philologues classiques la désignation „littérature chrétienne ancienne" („littérature paléo-chrétienne"; „oudchristelijke literatuur") est préférable, étant la plus adéquate: une formule ample, comprenant tout l'ensemble des textes en question, y compris les papyrus, était nécessaire à son avis, étant donné qu'il s'agit ici d'un univers inspiré du christianisme en général.

L'évolution qu'a subie chez Schrijnen, la terminologie désignant le latin des écrits chrétiens, se dessine quand l'on compare la terminologie employée dans l'acte de nomination aux remarques que dix ans plus tard il devait faire dans sa „Charakteristik des alt-

³ U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORF, *Die griechische Literatur des Altertums*, dans: Hinneberg, *Die Kultur der Gegenwart* I 8, Berlin 1905, p. 234.

⁴ O. BARDENHEWER intitula sa patrologie en cinq tomes *Geschichte der altkirchlichen Literatur* 1-5, Fribourg en Brisgau 1913²-1932 (réimpression anastatique: Darmstadt 1962). On se référera à la discussion sur la question par Bardenhewer dans le tome 1², p. 19-37.

christlichen Latein''⁵, où la qualification „latin patristique'' a été rejetée pour être trop large d'une part et trop étroite d'autre part: elle ne désignait pas le latin des textes chrétiens de façon adéquate. Et le latin ecclésiastique est défini maintenant par lui comme une variante dans le cadre plus large du latin paléo-chrétien, comprenant en particulier la langue liturgique et la langue des documents officiels. C'est ainsi que le développement progressif et de la théorie du latin paléo-chrétien et de la langue de groupe des chrétiens des premiers siècles, issue des recherches de Schrijnen sur la culture chrétienne en général, se reflète dans la terminologie dont il se servait.

En formulant la théorie, on put appliquer certains principes de la linguistique générale qui justement en ce temps-là se développaient en une science autonome. C'est notamment à la sociolinguistique que Schrijnen et Mohrmann empruntèrent des arguments pour étayer leur théorie, selon laquelle la religion chrétienne et la nouvelle mentalité provoquée par elle, avaient laissé une telle empreinte sur l'usage linguistique qu'on pouvait parler de changements structurels. Dans la thèse de Christine Mohrmann (*Die altchristliche Sondersprache in den Sermones des hl. Augustin*⁶), oeuvre de pionnier, la théorie fut pour la première fois mise à l'épreuve dans la pratique.

Presque dès le début la théorie développée à l'Université de Nimègue par Schrijnen et Mohrmann sur la langue de groupe des premiers chrétiens attira l'attention internationale du monde savant. Marouzeau et Löfstedt, deux coryphées dans le monde des philologues classiques de ce temps-là, réagirent de façon nettement favorable. La discussion très vive, qui pendant quelques années se poursuivait dans des revues scientifiques, donna lieu à quelques précisions, surtout au niveau de la terminologie. A cette occasion, Marouzeau⁷ posa la question de savoir si, pour plus d'une raison, il ne fallait pas préférer la désignation de „latin des chré-

⁵ *Charakteristik des altchristlichen Latein* (Latinitas Christianorum Primaeva 1), Nimègue 1932.

⁶ *Die altchristliche Sondersprache in den Sermones des hl. Augustin* (Lat. Christ. Primaeva 3), Nimègue 1932 (réimpression avec „Nachtrag": Amsterdam 1965).

⁷ J. MAROUZEAU (compte rendu de la thèse de Mohrmann dans *Revue des Études Latines* 10, 1932, p. 242); comp. aussi J. DE GHELLINCK, *Latin chrétien ou langue latine des Chrétiens*, *Les Études Classiques* 8 (1939), p. 449-478.

tiens" à celle de „latin chrétien" ; de son côté, Löfstedt⁸ avança la suggestion, s'il ne faudrait pas au sujet de certaines innovations sémantiques dans les cercles chrétiens, parler plutôt de „Umprägung" (glissement de sens) que de „Neuprägung" (innovation sémantique). Ce furent des réflexions très fécondes. En particulier, cette dernière discussion souligna l'intérêt pour les recherches sémantiques sur les termes qui chez les chrétiens ont un sens particulier, de prendre en considération d'abord leurs origines profanes susceptibles d'expliquer telle nuance méliorative ou telle autre péjorative dans le vocabulaire à étudier. Pour désigner la théorie que Schrijnen et Mohrmann avaient développée, Marouzeau se servait, dès 1934, de la qualification „École de Nimègue", terme qui depuis lors a acquis droit de cité dans les publications internationales⁹. Une autre preuve d'acceptation dans le monde scientifique international fut l'insertion, dans les aperçus les plus courants de l'évolution linguistique du latin, d'un chapitre spécial sur le latin des chrétiens, celui-ci conçu, pour l'essentiel, selon la théorie de cette École.

Dans son ouvrage *Storia della lingua di Roma*, Devoto¹⁰ a consacré un chapitre (*L'età cristiana*) au langage chrétien. Il considère comme un mérite de Schrijnen et de Mohrmann d'avoir envisagé le problème dans son étendue véritable en élaborant un schéma servant à expliquer de quelle façon les éléments chrétiens ont agi, simultanément et dans les couches différentes, sur l'ensemble organique du latin. Tout en présentant une appréciation somme toute positive des principes théoriques, Devoto fait néanmoins quelques réserves concernant le groupe des prétendus „christianismes indirects" (c'est-à-dire les termes qui figurent exclusivement chez les auteurs chrétiens sans désigner pour autant des choses ou des idées chrétiennes).

Palmer¹¹, dans son manuel *The Latin Language*, réimprimé plusieurs fois, a, lui aussi, consacré un chapitre au langage des

⁸ E. LÖFSTEDT, *Syntactica*. Studien und Beiträge zur historischen Syntax des Lateins. Zweiter Teil. Syntaktisch-stilistische Gesichtspunkte und Probleme, Lund 1933, p. 462-473 (Chapitre 15: *Zur Entstehung der christlichen Latinität*).

⁹ J. MAROUCZEAU, *Revue des Ét. Lat.* 12 (1934), p. 109-110.

¹⁰ G. DEVOTO, *Storia della lingua di Roma*, Bologna 1939 (= *Geschichte der Sprache Roms*, Heidelberg 1968; trad. par Ilona OPELT: X. Kapitel. *Das christliche Latein*, p. 262-287).

¹¹ L.R. PALMER, *The Latin Language*, Londres 1954 (Chapitre VII: *Special Languages - Christian Latin*), p. 181-205.

chrétiens (*The Language of Latin Christianity*). Son exposé se base expressément sur les articles de Christine Mohrmann. La grammaire de Hofmann-Szantyr, manuel bien connu dans le monde des philologues classiques, les reflète également par un intérêt croissant porté aux périodes ultérieures du latin et notamment aux traits caractéristiques du latin chrétien ¹².

Dans un grand nombre d'articles, publiés notamment dans la revue *Vigiliae Christianae*, Christine Mohrmann, non sans y apporter, parfois, certaines retouches, a développé et concrétisé sa théorie. C'est ainsi que les facteurs spécifiques du processus de différenciation linguistique se détachèrent plus nettement, comme, par exemple, l'influence de la plus ancienne phase grecque sur les innovations sémantiques qui marquent les origines du latin chrétien. Tandis que dans la „Charakteristik” les éléments populaires, si fréquents dans l'usage chrétien, avaient déjà été signalés, Mohrmann s'efforça de préciser les facteurs qui agissaient ici sur le latin chrétien. De cette façon elle découvrit le rôle des traducteurs anciens de la Bible avec leur prédilection pour la langue populaire, l'importance du facteur social — aux premiers temps les communautés chrétiennes comptaient en effet beaucoup de représentants des couches inférieures de la société — et la liberté envers le „normativisme” de la langue écrite, liberté qui dans les milieux chrétiens était plus grande que dans les milieux profanes, ce qui facilita l'usage de la langue populaire. Un point de vue assez nouveau alors, et qui inspira à Christine Mohrmann des appréciations aussi originales qu'importantes, fut la continuité du latin chrétien. Au delà du latin tardif, le latin chrétien a marqué de son empreinte tout le Moyen Age. En tant que „langue secondaire”, il devait jouer un rôle essentiel dans la culture de l'Europe occidentale.

C'est surtout grâce à l'analyse des plus anciens écrits latins chrétiens qu'elle obtint des résultats frappants. Il en ressortit que, non seulement pour l'étude de l'évolution de la latinité chrétienne d'Afrique, mais aussi pour l'étude de celle de Rome et de l'Italie, on disposait de précieux documents, jusqu'alors négligés, comme la traduction latine ancienne de la *Prima Clementis*. Leur exploitation systématique permettait maintenant d'analyser en

¹² J.B. HOFMANN - A. SZANTYR, *Lateinische Syntax und Stylistik* 2, Munich 1965, p. 44*-46*.

détail le processus linguistique que constitue la transition du grec au latin ¹³.

Peu à peu Christine Mohrmann réussit à élargir son champ d'investigations en étudiant la grécité chrétienne; elle trouva là des phénomènes linguistiques qui, pour être analogues à ceux, déjà connus, du latin, n'y étaient pas tout à fait identiques. D'une part elle esquaissa le cadre général dans lequel s'était produite ¹⁴ la transition de l'araméen au grec en dehors des frontières de la Palestine; et d'autre part, dans une série de recherches détaillées qu'on peut qualifier d'exemplaires, elle étudia quelques termes de la grécité paléo-chrétienne tels que δόξα, ἐπιφάνεια, ὄνομα, τρόπαιον et les dénominations de l'église en tant qu'édifice ¹⁵. Ainsi elle fraya la route à des recherches pleines de promesses dans le domaine de la langue de groupe des chrétiens grecs.

Un autre aspect auquel on prêtait de plus en plus d'attention est celui des influences juives et judéo-chrétiennes sur la latinité chrétienne des premiers temps. On arriva à la conviction que certains termes étaient empruntés à l'usage des Juifs qui auraient fait, déjà avant les chrétiens, des traductions latines orales de péricopes scripturaires. C'est aussi l'avis, par exemple, du spécialiste de Tertullien René Braun ¹⁶. Si, pour le fond, on a pu constater une certaine parenté entre des inscriptions funéraires, comme celles du Monteverde à Rome et celles des chrétiens dans les catacombes, et si les écrits apocalyptiques et apologétiques juifs ont en quelque sorte servi de modèles aux écrits chrétiens du deuxième siècle, cette

¹³ *Les origines de la latinité chrétienne à Rome*, Vigiliae Christianae 3 (1949), p. 67-106; 163-183 (= *Études sur le Latin des Chrétiens* 3, Rome 1965, p. 66-126).

¹⁴ *Taalproblemen in de Oude Kerk*, dans: *Miscellanea Mgr. Dr. P.J.M. van Gils* (Publ. de la Soc. hist. et arch. dans le Limbourg 85, 1949), p. 405-412 (= *Études* 1², Rome 1961, p. 103-111: *Linguistic Problems in the early Church*).

¹⁵ *Note sur doxa*, dans: *Sprachgeschichte und Wortbedeutung*, Festschrift Albert Debrunner, Berne 1954, p. 321-328 (= *Études* 1², p. 277-286); *Epiphania* (Leçon inaugurale donnée à l'Université de Nimègue, le 23 janvier 1953; = *Études* 1², p. 245-275); *A propos de deux mots controversés de la latinité chrétienne: tropaeum - nomen*, Vigiliae Christ. 8 (1954), p. 154-173; *Les dénominations de l'église en tant qu'édifice en grec et en latin au cours des premiers siècles chrétiens*, Revue des Sciences religieuses 36 (1962), p. 155-174 (= *Études* 4, Rome 1977, p. 211-230).

¹⁶ R. BRAUN, *Deus Christianorum*. Recherches sur le vocabulaire doctrinal de Tertullien, Paris 1962 (seconde édition revue et augmentée, Paris 1977, p. 14).

parenté se manifeste aussi dans l'usage linguistique, où l'on rencontre une problématique analogue, à savoir la transposition en grec et en latin des caractéristiques linguistiques du milieu sémitique.

À plusieurs reprises, Christine Mohrmann a dressé un bilan provisoire. Peu de temps après la mort de Schrijnen en 1938, et les discussions ayant clarifié les idées, étant devenue elle-même la figure de proue de l'École de Nimègue, elle a exposé dans la revue *Aevum* la théorie de la langue de groupe des chrétiens de façon claire et nuancée¹⁷. Quand, après plus de trente ans, sa thèse fut réimprimée telle quelle, elle ajouta une *retractatio* („Nachtrag") qui nous montre quelles vues nouvelles le temps avait apportées¹⁸.

Ses discours d'adieu de Nimègue et d'Amsterdam (en 1973) lui fournirent l'occasion de résumer les progrès des recherches sur le latin et le grec des chrétiens et sur le latin médiéval, et de faire le point¹⁹. Quelques ans après, elle inventoria les résultats de l'oeuvre de toute sa vie dans l'exposé *Nach vierzig Jahren*, publié dans le quatrième tome de ses *Études sur le latin des chrétiens* (1977)²⁰.

Tout en restant fidèle, pour l'essentiel, aux théories élaborées par Schrijnen et par elle-même sur le latin des chrétiens, elle ne manqua pas de les retoucher au fur et à mesure de ses propres investigations et des discussions scientifiques. Quelques exemples suffiront pour illustrer cette évolution. Le premier concerne l'appréciation des éléments rhétoriques dans les sermons d'Augustin. Si dans sa thèse elle avait affirmé que ces éléments relevaient d'une esthétique populaire et autochtone („bodenständige Volkskunst"), elle les caractérisait, dans sa *retractatio* mentionnée plus haut, sans doute suite aux remarques faites à ce propos par Löf-

¹⁷ *Altchristliches Latein. Entstehung und Entwicklung der Theorie der altchristlichen Sondersprache*, *Aevum* 13 (1939), p. 339-354 (= *Études* 1², p. 3-19).

¹⁸ Voir la note 6.

¹⁹ *De studie van het Middeleeuws Latijn. Verleden, heden, toekomst*. Afscheidscollege Universiteit Amsterdam, 10-11-1973, Amsterdam 1973 (= *Études* 4, p. 73-89, trad. française); *De studie van het Oudchristelijk Grieks en Latijn. Verleden, heden, toekomst*. Afscheidscollege Universiteit Nijmegen, 14-12-1973, Utrecht-Anvers 1973 (= *Études* 4, p. 91-110, trad. française).

²⁰ *Nach vierzig Jahren*, dans: *Études* 4, p. 111-140.

stedt, comme „déterminés partiellement par la rhétorique scolaire d'Augustin" („teilweise durch Augustins Schulrhetorik bedingt"), d'ailleurs sans abandonner complètement l'idée de rhétorique populaire, le sol nourricier par excellence, à ses yeux, des jeux de mots qui sont particulièrement fréquents dans les oeuvres d'Augustin ²¹.

Voici un autre exemple qui montre comment ses conceptions initiales sur la langue des chrétiens ont pu se modifier: il concerne l'appréciation de l'origine des prétendus „christianismes indirects"; ce n'est qu'avec le temps qu'elle se mit à distinguer le groupe des „christianismes indirects" des premiers temps et celui dont les origines se situent au quatrième siècle, l'âge d'or de la langue et de la littérature chrétiennes. Une analyse approfondie des matériaux l'avait convaincue qu'il fallait considérer le premier groupe comme un ensemble de néologismes dus aux premiers traducteurs anonymes de la Bible, dont le mot à mot scrupuleux avait fini par enrichir la langue commune des milieux chrétiens, si profondément marqués par la pratique quotidienne de l'Écriture. En revanche, le second groupe, comportant surtout des mots du quatrième siècle, s'expliquerait plutôt par la liberté dans l'usage chrétien, considérablement plus grande en comparaison des auteurs profanes contemporains. Ce groupe comprend de nombreuses formes dérivées, occasionnelles pour la plupart.

Après sa thèse sur les sermons d'Augustin, l'évêque d'Hippone est resté au centre des travaux de Christine Mohrmann. Dans un article elle a analysé de façon captivante comment les écrits d'Augustin fournissent la preuve que celui-ci ne s'est familiarisé que progressivement avec l'usage chrétien ²². Elle consacra plusieurs études aux types de style dont Augustin se servait dans les genres littéraires différents: d'abord dans les *Sermons*, où nous trouvons d'ailleurs plusieurs niveaux, ensuite dans les *Confessions* qu'on ne saurait comparer à aucune autre de ses oeuvres, et enfin

²¹ *Nachtrag*, p. 258.

²² *De inwerking van het christendom op het Latijn bij den H. Augustinus*, Handelingen van het zestiende Philologencongres, Groningue 1935, p. 52-56; *Sint Augustinus. Preken voor het volk*. Vertaald en ingeleid door Chr. Mohrmann (*Monumenta Christiana* 1), Utrecht-Bruxelles 1948, p. I-LXXII; *Comment saint Augustin s'est familiarisé avec le latin des Chrétiens*, dans: *Augustinus Magister* 1, Paris 1954, p. 111-116.

dans le *De civitate Dei*, où Augustin, à cause du niveau intellectuel de ses adversaires, se servait d'un latin beaucoup plus classique, sans exclure pour autant le vocabulaire spécifiquement chrétien. Rappelons ici que dans l'introduction à sa traduction d'un choix important de sermons, publié dans la collection *Monumenta Christiana*, elle présentait un exposé, compréhensible aussi aux non initiés grâce à cette clarté qui marquait tout son enseignement, de la manière spécifique dont Augustin se sert de la langue de groupe chrétienne.

Durant les années 50, elle s'est occupée intensivement du latin liturgique qui, tels le latin biblique, la langue de la prière et de la prédication et la langue des documents ecclésiastiques officiels, doit être considéré comme faisant partie du latin ecclésiastique, qui à son tour s'inscrit dans le cadre plus large du latin des chrétiens en général.

Dans ses recherches sur le latin liturgique, elle releva le fait essentiel que l'étude de plusieurs langues sacrées avait prouvé que le langage, quand on s'adresse à la divinité, tend à se détacher de son emploi comme moyen de communication, fait usage d'éléments expressifs et exige une certaine stylisation. Il s'avéra qu'il en était de même pour la langue liturgique des chrétiens des premiers siècles. Celle-ci s'écarte également de l'usage de tous les jours. Pour donner du relief à cette observation Mohrmann a cité à plusieurs reprises un texte d'Hilaire de Poitiers pris dans le *Tractatus in Psalmum* 13,1, dont l'essentiel se trouve dans la formulation: *Vigilandum et curandum est, ut nihil humile dicamus*.

Mohrmann se servait de préférence — pour éclairer certains aspects de la stylisation de la langue liturgique — du terme „Kunstsprache" (langage artificiel), en usage dans la philologie classique pour définir la langue des épopées homériques. C'est décidément une comparaison éloquente. En effet, la langue de l'Iliade et de l'Odyssée se détachait clairement de l'usage commun, étant donné que des éléments de différents dialectes y étaient utilisés pêle-mêle et simultanément; de plus des archaïsmes y figuraient à côté de formes plus récentes et on y faisait usage de formes plus ou moins traditionnelles de sorte que la langue épique, malgré ces éléments hétérogènes, possédait cependant une unité stylistique. De même la liturgie constituait un cadre où l'improvisation pouvait se développer comme autrefois chez les

aèdes homériques, et où prit forme un usage liturgique qui, malgré des éléments d'origine diverse, se caractérise par une grande unité de style. Dans un article publié en 1950 Christine Mohrmann a relevé la fixation graduelle des formules dans le latin liturgique, les concordances et les différences avec les formules liturgiques grecques, ainsi que l'influence, notamment dans le *Canon Missae*, du style des anciennes prières romaines avec son parallélisme poussé que nous connaissons par les vestiges d'anciennes prières sacerdotales romaines et des chants cultuels²³.

A l'étranger on fit appel à la compétence de Mohrmann au niveau du latin liturgique. C'est ainsi qu'elle collabora à la traduction française de l'ordinaire de la Messe qui se réalisa sous les auspices du Centre de Pastorale liturgique, et qu'elle publia dans ce cadre avec Dom Bernard Botte une série d'études linguistiques sur le texte de l'ordinaire de la Messe²⁴. Nous y trouvons non seulement une introduction sur le latin liturgique, mais aussi des études de sa main sur des problèmes de ponctuation dans la Préface, sur le mot *illibatus* et la tournure *locus refrigerii*. Sur *rationabilis* un article de sa main avait déjà paru²⁵.

La problématique de la langue liturgique en général fut l'objet de trois conférences à l'Université Catholique de Washington (printemps 1957); elles furent publiées encore la même année sous le titre: *Liturgical Latin. Its Origins and Character*²⁶. C'est une étude des caractéristiques de la langue hiératique et sacrale, et en particulier du caractère souvent archaïsant et conservateur de celle-ci. En même temps ces recherches ont illustré les circonstances dans lesquelles le latin liturgique se développa à Rome et les différences de stylisation qui se font jour entre les genres distincts des textes liturgiques. Lorsque dans les années soixante, à l'issue du deuxième concile du Vatican, le besoin de traductions néerlandaises de textes liturgiques s'était fait sentir, non sans amener bon nombre à s'y aventurer, Mohrmann énonça clairement ses idées sur

²³ *Quelques observations sur l'évolution stylistique du canon de la messe romaine*, *Vigiliae Christ.* 4 (1950), p. 1-19 (= *Études* 3, p. 227-244).

²⁴ Chr. MOHRMANN - Dom B. BOTTE, *L'ordinaire de la Messe*. Texte critique, traduction et études (*Études liturgiques* 2), Paris-Louvain 1953.

²⁵ *Rationabilis - Logikos*, *Revue Intern. des droits de l'Antiquité (Mélanges Ferdinand de Visscher IV)* 5 (1950), p. 225-234 (= *Études* 1², p. 179-187).

²⁶ *Liturgical Latin. Its Origins and Character*. Three Lectures, Washington 1957 (Londres 1959²).

les exigences à imposer aux traductions de ces textes. On ne devait pas s'y aventurer à la légère.

Experte reconnue, elle fut souvent consultée au sujet de problèmes de traduction. Ce fut sans doute pour elle une désillusion que, dans la pratique de tous les jours, ses observations compétentes aient été négligées plus d'une fois.

Une catégorie des activités scientifiques de Mohrmann qu'on ne saurait passer sous silence dans cet exposé, quelque bref qu'il soit, est celle qui se rapporte au vocabulaire monastique et à la langue des moines en général, notamment de la période des premiers écrits monastiques (le quatrième siècle). Les recherches approfondies sur la langue de groupe des chrétiens avaient permis de mieux saisir les contours de cette variante du grec et du latin chrétiens. On reconnut que l'expérience intense de l'évangile dans les premiers groupes de moines avait laissé une forte empreinte sur la langue.

La première de la longue série des thèses qu'elle a dirigées (Lorié, 1955) concernait l'évolution de quelques termes essentiels du monde monastique, tant oriental qu'occidental²⁷. Lorsqu'en 1956 on célébra le seizième centenaire de la mort du père des déserts d'Égypte, Antoine, Mohrmann publia dans le volume commémoratif des *Studia Anselmiana* un article sur les caractéristiques de la traduction latine anonyme la plus ancienne de la *Vie d'Antoine*²⁸; c'était le début d'une série d'études sur cette Vie entreprises par ses élèves, à commencer par la thèse de Hoppenbrouwers sur ce texte (1960)²⁹, série qui même aujourd'hui n'est pas encore close. A ce propos signalons encore l'intérêt que Mohrmann portait à la *Regula Benedicti*, dont résulta un premier article en 1952³⁰. De même que pour la *Vita Antonii*, il s'agit ici d'un

²⁷ L.Th.A. LORIÉ, *Spiritual Terminology in the Latin Translations of the Vita Antonii* (Lat. Christ. Primaeva 11), Nimègue 1955.

²⁸ Note sur la version latine la plus ancienne de la *Vie de saint Antoine* par saint Athanase, *Studia Anselmiana* 38 (1956), p. 35-44.

²⁹ H.W.F.M. HOPPENBROUWERS, *La plus ancienne version latine de la Vie de saint Antoine* par saint Athanase (Lat. Christ. Primaeva 14), Nimègue 1960.

³⁰ La latinité de saint Benoît. Étude linguistique sur la tradition de la Règle, *Revue Bénédictine* 62 (1952), p. 108-139 (= *Études* 1², p. 403-435); *Étude sur la langue de saint Benoît*, dans: *Sancti Benedicti Regula Monachorum*, ed. Ph. SCHMITZ, Maredsous 1962³, p. XI-XLI (= *Études* 2, Rome 1961, p. 325-345).

texte important qui a déterminé l'évolution ultérieure. En linguiste, Mohrmann participa à la discussion sur la question de savoir quel manuscrit offre la forme textuelle et authentique de la Règle. Dans ses recherches elle situa le manuscrit ancien Saint-Gall 914 (A) dans l'évolution de la basse latinité qu'on venait alors de mieux connaître grâce à plusieurs études publiées pendant les décennies précédentes. En se fondant sur des matériaux linguistiques riches et variés elle réussit à établir de façon convaincante qu'il fallait considérer le Sangallensis comme le témoin le plus important du texte authentique de la Règle, vu que ses leçons étaient confirmées constamment par l'usage vivant du 6^e siècle en Italie, tandis qu'il faut conclure que dans les manuscrits de la période de la Réforme Carolingienne, mainte leçon, alors considérée comme barbare, a été escamotée.

Ce n'était pas l'habitude de Mohrmann d'éluder les questions actuelles se rapportant à sa discipline. On se souviendra que, en experte dans le domaine du latin chrétien, à force d'arguments, elle éleva la voix contre la traduction classiciste des psaumes, faite sous la direction de l'exégète (et futur cardinal) Bea³¹. Cet épisode, se situant peu de temps après la deuxième guerre mondiale, a contribué à sa renommée internationale.

Nous avons déjà mentionné sa précieuse contribution à la traduction de textes liturgiques. En outre Mohrmann s'est intéressée à la problématique actuelle des aspects linguistiques de la mission. L'étude du processus de christianisation du grec et du latin lui permettait de signaler des parallèles pour l'analyse des procédés de christianisation du langage dans les pays de mission. Les problèmes concernant le choix à opérer dans la terminologie servant à exprimer les idées chrétiennes, présentaient en effet bien des analogies³².

³¹ *Quelques observations linguistiques à propos de la nouvelle version latine du Psautier I*, *Vigiliae Christ.* 1 (1947), p. 114-128; *II* *ibid.*, p. 168-182 (= *Études* 3, p. 197-225); *De taalkundige en stylistische vorm van de Latijnse Psalmenvertaling*, *Annalen Thijmgenootschap* 37 (1949), p. 64-83; ensuite le compte rendu d'A. Bea, *Le nouveau Psautier Latin*, Paris 1947 (dans *Vigiliae Christ.* 2, 1948, p. 58-59).

³² *Le problème du vocabulaire chrétien*. Expériences d'évangélisation paléochrétiennes et modernes, dans: *Scientia Missionum Ancilla*, *Mélanges A.J.M. Mulders*, Utrecht-Nimègue 1953, p. 254-262 (= *Études* 1², p. 113-122).

Il va de soi que Mohrmann, qui pendant de longues années avait participé à la publication annuelle de la bibliographie linguistique, s'intéressait beaucoup aux instruments destinés à faciliter les recherches linguistiques solides. Sur les qualités et les défauts des grands lexiques spécifiques du grec et du latin paléochrétiens qui ont vu le jour (Blaise, 1955 ; Lampe, 1961-68), elle avait un jugement aussi net que bien fondé. Elle connaissait de près les problèmes qui se posent du fait que pour plusieurs textes d'auteurs paléochrétiens on est acculé à employer des éditions vieilles. Pour sa thèse sur les *Sermons* d'Augustin elle n'avait disposé que du texte des Mauristes, qui pourtant s'avérait une base assez solide pour des recherches lexicologiques. Mais elle hésita à baser sur ce texte ses recherches syntaxiques déjà entamées, si bien que le deuxième volume de la série *Latinitas Christianorum Primaeva*, déjà annoncé, n'a jamais paru. Sur cette question elle s'est prononcée dans la „*retractatio*” à sa thèse (1965): „Für eine syntaktische Studie, zu der ein auch in den kleinsten Einzelheiten zuverlässiger Text erforderlich ist, wäre der Maurinertext kaum genügend. So war meine instinktive Furcht doch wohl berechtigt, die mich immer davon zurückgehalten hat, die Ergebnisse meiner syntaktischen Untersuchungen, die auf Zetteln vorliegen, zu veröffentlichen”. Nous pouvons nous féliciter que ces dernières décennies des initiatives méritoires aient été prises pour combler les lacunes. Qu'on pense à la série des *Sources Chrétiennes* et à la *Series Latina* du *Corpus Christianorum* qui comprend déjà un grand nombre de volumes et qui trouve maintenant un digne pendant dans la *Series Graeca*. Mais il reste encore beaucoup à faire. L'admirable édition des oeuvres de Grégoire de Nysse présentée par Werner Jaeger et par ses collaborateurs qui ont continué son entreprise ³³, nous fait comprendre l'immense travail que demandera la préparation d'éditions vraiment critiques des oeuvres d'autres grands auteurs chrétiens tels que Jean Chrysostome et Basile de Césarée. C'est à juste titre que Mohrmann a souligné que des recherches linguistiques vraiment scientifiques ne sont possibles que lorsqu'elles se fondent sur une base textuelle bien solide.

Les évolutions nouvelles de la science linguistique ne lui échappaient nullement. Elle se demandait dans quelle mesure les décou-

³³ *Gregorii Nysseni Opera* auxilio aliorum virorum doctorum edenda curavit Wernerus Jaeger, Leyde 1952 et suiv.

vertes récentes pouvaient faire avancer l'étude des langues grecque et latine des chrétiens. Elle interrogeait notamment les recherches effectuées dans le domaine des „languages in contact” et du bilinguisme, dont traitaient de nombreuses publications parues dans les années 60 et 70, le bilinguisme des couches supérieures des anciennes colonies étant alors devenu l'un des grands centres d'intérêt. La curiosité qu'elle manifestait tenait à la possibilité éventuelle de rencontrer là des parallèles avec des phénomènes analogues dans la langue des chrétiens des premiers siècles, période elle aussi marquée par le bilinguisme, à cause de la transition du monde sémitique au monde grec et puis de celui-ci au monde latin.

Dans la personne de Christine Mohrmann nous a quittés un pionnier dans le domaine des études du grec et du latin paléo-chrétiens. Mais son activité continue de nous stimuler par une oeuvre aussi vaste, qui a inspiré un grand nombre et qui les inspirera à l'avenir. Elle s'est acquis une place durable parmi ceux qui se sont consacrés à l'étude des textes chrétiens. Sur les voies nouvelles qu'elle a indiquées, pleines de promesses mais combien longues, c'est à nous qu'il incombe de passer le flambeau aux générations à venir.

Schrijnen - Mohrmann : collaboration et succession retardée

par

A.A.R. BASTIAENSEN

(Nijmegen)

Dans une lettre du 11 novembre 1937, adressée à Christine Mohrmann¹, l'éminent connaisseur de la littérature paléochrétienne qu'était Dom Germain Morin parlait de l'Université Catholique de Nimègue en disant : 'votre jeune et déjà illustre université'. Cette notoriété, la jeune université la devait à la collaboration Schrijnen - Mohrmann, qui fut de la plus grande importance pour son rayonnement national et international. C'était une association paradoxale : un homme âgé et une jeune fille, un Limbourgeois et une Groninguoise, un prélat et une femme bien décidée à rester laïque, un professeur d'université et une étudiante fraîchement promue. Mais cette association fonctionnait admirablement, à tel point que, dans les années trente, les départements de lettres classiques des autres universités du pays voyaient non sans étonne-

¹ A moins de mention contraire, toutes les citations ont été prises dans les pièces et documents des dossiers de l'héritage de Christine Mohrmann, confié aux archives du 'Katholiek Documentatie Centrum' (Centre de Documentation Catholique), annexe de l'Université Catholique de Nimègue. La classification de ce matériel n'étant pas encore achevée, il n'est pas possible d'indiquer les cotes dans les archives du K(atholiek) D(ocumentatie) C(entrum). Si les pièces portent une date, je prendrai soin de la mentionner. Cela vaut aussi *mutatis mutandis* pour les citations empruntées aux pièces du dossier Schrijnen, confié également au KDC. Je remercie le Professeur P. Golliet d'avoir bien voulu corriger la rédaction française de cette étude.

ment et avec quelque jalousie le travail accompli à Nimègue par ces nouveaux venus². Les évêques, en tant qu'administrateurs en chef de la 'Radboudstichting'³, ne voyaient, du reste, que la singularité de la situation: ils étaient bien loin d'imaginer que la jeune Christine Mohrmann était une collaboratrice sur pied d'égalité et encore moins qu'elle fût déjà toute désignée pour la succession. Il fallut bien des années, après la mort de Schrijnen en 1938, pour qu'elle pût enfin prendre possession de sa chaire; mais, en attendant, elle amassait des charbons ardents sur les illustres têtes: avec une énergie indomptable, elle prolongeait la coopération avec celui qu'elle continuait d'appeler 'mon maître'; par ses travaux sur l'évolution linguistique de l'antiquité chrétienne elle acquit rapidement une autorité mondiale. La nomination devenait inévitable. Elle eut lieu en 1952: dans le texte officiel qui était imprimé d'avance, il fallut, à la plume, substituer au masculin 'hem' (lui) le féminin 'haar' (elle). Dans l'avalanche de félicitations qui lui parvinrent de tous les secteurs des Pays-Bas catholiques et des savants de l'étranger⁴ ne revenait qu'un mot: enfin⁵. 'Enfin on vous fait droit'⁶, écrivait de Rotterdam Rogier, historien du catholicisme néerlandais. Le Père Bonaventure Kruitwagen, connu pour ses travaux de paléographie, mais aussi pour l'excentricité de son langage, traçait de sa belle écriture une phrase mémorable: 'Immortel professeur. Enfin donc! Malgré les longs cheveux et les courtes jupes'⁷.

² Ainsi le professeur P.J. Enk, de l'université de Groningue, dans une lettre datée du 17-9-1936, après la parution de l'étude sur Cyprien écrite en collaboration par Schrijnen et Mohrmann: 'Il est étonnant de voir l'énergie qui se dégage de la plus jeune de nos universités' ('Het is verbazingwekkend welk een stuwkracht er van de jongste onzer universiteiten uitgaat').

³ 'Fondation Radbode' (pour le nom et la personne de Radbode voir n. 22). C'était la fondation qui régissait l'Université Catholique.

⁴ Par exemple, le liturgiste autrichien, le P. Andreas Jungmann, dans sa lettre du 24-1-1953, parle de la 'porte trop longtemps fermée' ('das all zu lang verschlossene Tor').

⁵ Les félicitations pour la nomination de 1952 avaient été rassemblées par Christine Mohrmann en un seul classeur; on y trouve entre autres les lettres de Rogier et Kruitwagen dont il est fait mention dans la suite du texte.

⁶ 'Eindelijk geschiedt U recht'.

⁷ 'Onsterfelijke hoogleraar. Eindelijk dus. Ondanks de lange haren en de korte rokken'.

Il nous reste une grande quantité de documents sur la collaboration de Mgr. Schrijnen avec Christine Mohrmann et les problèmes de sa succession. L'un et l'autre avaient l'habitude, nullement étrangère à leur formation scientifique, de conserver les pièces de leur correspondance. D'innombrables documents furent donc retrouvés dans les dossiers laissés par Christine Mohrmann. De plus, quelques mois avant sa mort, elle avait remis au Centre de Documentation Catholique, rattaché à l'université, une partie des papiers qui lui venaient de Schrijnen. Parmi tous ces matériaux, un bon nombre nous renseigne sur des faits inconnus ou sur les réactions de tierces personnes aux événements qui, dans les années trente, concernèrent les deux protagonistes. L'ensemble fait deviner un vaste cercle d'amis et, surtout en ce qui concerne Christine Mohrmann, des relations très cordiales.

J'ai profité aussi d'informations orales et, à cet égard, je dois remercier trois personnes ici présentes, le frère de Christine Mohrmann, Antoon, qui m'a rapporté de précieux souvenirs personnels; Soeur Agnès Dicker, groningenaise elle aussi, qui fut, à sa soutenance de thèse, assistée par Christine Mohrmann comme 'paranymphe' et dont quelques lettres ont été conservées depuis les années trente; Madame Henriette Janssen-Kneepkens, veuve du professeur Harrie Janssen, qui m'a permis de citer des lettres de son mari et m'a fourni des renseignements complémentaires.

Le biographe dispose donc d'abondants matériaux. J'en profiterai pour traiter devant vous deux sujets: la collaboration de Christine Mohrmann avec Mgr. Schrijnen et les péripéties de sa candidature à la succession de celui dont très tôt elle avait si brillamment prolongé l'œuvre.

I

Christine Mohrmann (Tine ou Tiny pour la famille et pour les amis) fit, en 1922, une timide entrée dans l'enseignement supérieur en se faisant immatriculer à l'Université d'Utrecht. Elle apportait des qualités remarquables: du point de vue intellectuel, une pénétration d'esprit qui n'allait pas sans le don de synthèse; du point de vue de ses préférences, un goût très vif pour les études classiques, et plus particulièrement pour les langues, le latin et le

grec⁸; dans le domaine religieux, une conscience très nette d'être membre de l'Église catholique. Rien d'étonnant donc qu'à Utrecht elle fût attirée par l'enseignement de Joseph Schrijnen⁹, originaire de Venlo, prêtre du diocèse de Ruremonde, qui, après avoir fait à Louvain un doctorat ès lettres classiques, s'était acquis peu à peu une place dans le monde académique néerlandais, au point d'obtenir une chaire à l'Université d'État d'Utrecht. Trois mobiles inspiraient Schrijnen dans sa carrière: le goût du travail scientifique, l'intérêt pour l'antiquité chrétienne, et l'ambition d'achever l'émancipation des catholiques néerlandais en leur assurant une place plus large dans le monde scientifique.

Durant l'année que la jeune Christine passa à Utrecht, on était à la veille de la fondation d'une université catholique à Nimègue, université dont Schrijnen allait être le premier recteur. Dans le cercle de la famille Mohrmann, il était convenu que, dès l'ouverture, Christine irait y continuer ses études. Arrivée à Nimègue en automne 1923 elle écouta avec admiration¹⁰ le discours d'inauguration consacré au patrimoine culturel des catholiques: il était prononcé par le recteur qu'elle connaissait donc bien et qu'elle retrouvait dans la chaire de linguistique grecque et latine — y compris le latin vulgaire, le latin patristique et ecclésiastique¹¹

⁸ Elle choisit latin et grec 'par pur amour' ('aus purer Liebe'), comme elle le disait dans une interview à la revue allemande *Mann in der Zeit* (16, septembre 1965). Bien qu'elle n'ait fréquenté que pendant un an le lycée communal de Groningue (elle passa les cinq années suivantes au lycée d'Arnhem), le directeur du lycée gringinois, l'humaniste P. Groeneboom, a dû influencer sur son choix. Il suivit jusqu'à sa mort la carrière de son ancienne élève et lui présenta ses vœux les plus chaleureux à chaque promotion.

⁹ Christine Mohrmann déplorait qu'on ait laissé passer sans aucun éclat le centenaire de la naissance de Schrijnen en 1969, et cela même à l'Université Catholique, 'son université'.

¹⁰ Le souvenir lui en est resté: bien des années plus tard, elle disait dans une conférence au cercle de ses étudiants (un brouillon dactylographié sans date en a été conservé): 'J'entends encore ses longues phrases cadencées, prononcée d'une voix mélodieuse à l'accent légèrement limbourgeois, avec une amplitude de grand orateur, résonner dans la grande salle de la 'Vereniging' (le grand auditorium de la ville de Nimègue) cet après-midi d'octobre 1923, lors de l'ouverture de cette université' ('Ik hoor nog zijn volzinnen, uitgesproken met zijn zeer klankrijke stem, met licht Limburgs accent, in volle Schaeppmanniaanse amplitude door de grote zaal van de Vereniging klinken op die middag in oktober 1923, toen deze universiteit geopend werd').

¹¹ 'Patristisch- en Kerklatin'.

—, d'antiquités grecques et romaines et de linguistique générale. Schrijnen installa son domicile à Nimègue dans une maison de la St. Annastraat, au numéro 17. Le hasard voulut — ce ne sera pas sans conséquences pour l'avenir — que, déménageant en cette même année 1923 de Rosendaal près d'Arnhem à Nimègue, la famille Mohrmann s'établît au numéro 9 de la même rue.

D'abord Schrijnen ne remarqua pas sa future collaboratrice. Plus tard, ainsi que l'écrivait Sœur Agnès Dicker dans une lettre de 1947¹², il disait, 'fier comme Christophe Colomb de la découverte de l'Amérique': 'son examen de candidature¹³ ne fut encore qu'un événement ordinaire, mais ensuite j'ai découvert à qui j'avais affaire'¹⁴. Cet examen avait eu lieu le 18 décembre 1925. Les trois années suivantes ont été la période décisive de sa vie¹⁵. Tout en enseignant au lycée catholique pour jeunes filles de Venray, elle réussit à se réserver le temps nécessaire pour ses études et pour jeter, avec une énergie et une opiniâtreté qui allaient devenir légendaires, les fondements de sa carrière scientifique. L'année 1928 vit trois événements importants. A la fin de cette année, le 28 novembre, elle passa avec la mention *cum laude* son examen de fin d'études. Elle avait publié peu avant deux articles dans les revues néerlandaises *Neophilologus* et *Studia Catholica* — dont Schrijnen était membre du conseil de rédaction — : l'une sur le parfait gnomique en latin et l'autre sur l'attitude du poète Ausone à l'égard du christianisme. En cette même année eut lieu la fondation du Comité International Permanent des Linguistes. Ce fut

¹² Écrite le 19-12-1947.

¹³ L'examen de 'candidature', aboli depuis peu, équivalait à peu près à la licence française.

¹⁴ 'Het kandidaats van haar was nog *de communiter contingentibus*, maar daarna heb ik ontdekt wat erin zat'.

¹⁵ C'est pendant ces années sans doute que s'est passé le curieux épisode mentionné dans ses souvenirs (cfr. n. 10): 'Un incident l'a rapproché de moi. En raison d'un bavardage durant le cours, je fus convoquée chez lui par l'appariteur. Mais il me présenta ses excuses: certaines difficultés (il me dit lesquelles, des années plus tard) l'avaient rendu impatient. Ce matin-là j'ai eu pour la première fois accès aux coulisses ('Een incident bracht hem mij naderbij. Wegens praten op college werd ik via een sommatie van de pedel bij hem op het matje geroepen. Maar hij maakte mij zijn excuus: moeilijkheden (jaren later heeft hij mij verteld welke) hadden hem ongeduldig gemaakt. Ik zag die morgen voor het eerst de andere zijde'). Cette rencontre a-t-elle préparé ou facilité cette autre rencontre au niveau du terrain scientifique?

au cours du premier et mémorable congrès international des linguistes dans la Ridderzaal ¹⁶ de La Haye. L'initiative revenait à Meillet de Paris, Uhlenbeck de Leyde et Schrijnen de Nimègue. Christine Mohrmann assura une bonne partie du travail de secrétariat : c'était le début d'un dévouement à la cause de la communauté internationale des linguistes qui devait durer jusqu'à sa mort. C'est ainsi que 1928 fut pour elle l'année où elle entra dans la *respublica litterarum* (expression qu'elle chérissait), cette communauté nationale et internationale des savants au sein de laquelle elle devait désormais se mouvoir avec une si grande aisance. Mais il est évident que c'est Joseph Schrijnen qui lui a ouvert la voie dans ce domaine, un domaine qui, de soi, était peu accessible à sa timidité initiale.

La collaboration qui s'était instituée ainsi, dura jusqu'à la mort de Mgr. Schrijnen en janvier 1938. Les travaux personnels de Christine Mohrmann trouveront leur première reconnaissance officielle avec sa thèse sur la langue des sermons de saint Augustin, qui lui valut, le 19 mai 1932, le titre de docteur avec la mention *cum laude*. Cet ouvrage ne fut pas sans influencer sur le promoteur lui-même. Plus tard elle devait raconter qu'en travaillant au *Thesaurus Linguae Latinae* de Munich pour préparer cette thèse, elle se rendit compte de l'importance du phénomène des 'christianismes indirects' et que cette découverte fut pour Schrijnen la confirmation de ses vues sur la langue des plus anciennes chrétiens d'expression latine. C'est l'année même où elle termina sa thèse que Schrijnen publia sa *Charakteristik des altchristlichen Latein*, livre - programme de l'École de Nimègue, qui montre bien l'influence de l'élève. A partir de 1932, tous deux préparèrent ensemble, sur la syntaxe des lettres de Cyprien, une grande étude qui parut en deux volumes en 1936 et 1937. En ces mêmes années, c'est Christine Mohrmann qui assurait la correspondance, parfois volumineuse, et la trésorerie — il en reste plusieurs livres de comptes — du Comité International Permanent des Linguistes, dont elle avait été nommée, en 1929, secrétaire adjointe, comme assistante du secrétaire en chef Schrijnen. Elle assumait les mêmes fonctions pour la Fédération des Universités Catholiques, asso-

¹⁶ La 'Ridderzaal' ('Salle des Chevaliers'), qui fait partie de l'ensemble des édifices gouvernementaux de La Haye, est utilisée surtout à des fins de représentation.

ciation qui, dans les années vingt, avait pris naissance grâce à l'initiative de Schrijnen et de Gemelli, recteur de l'Université Catholique de Milan.

Entre-temps elle se dépensait toujours dans l'enseignement secondaire : en 1929, en plus de Venray, au lycée catholique pour jeunes filles *Mater Dei*, à Nimègue ; puis à partir de 1930, à Nimègue seulement. Elle devait rester professeur d'enseignement secondaire jusqu'en 1946. Une des raisons en fut l'échec des efforts persistants de Schrijnen pour lui procurer un poste d'assistant à l'Université Catholique, poste qui, dans ses intentions, devrait assurer sa succession. Je reviendrai plus loin sur les détails de cette affaire ; mais il faut noter ici que, dès 1932, Schrijnen avait la conviction qu'elle était avec lui, et serait après lui, la responsable de l'œuvre de sa vie. Cette conviction fut partagée par les amis et collègues de Schrijnen à l'étranger, qui ne tardèrent pas à apprécier les talents de la jeune secrétaire et à reconnaître ses titres à la succession. La correspondance conservée contient plusieurs lettres en provenance de Paris, dans lesquelles Meillet et Marouzeau font part à Schrijnen de leur admiration devant le travail de sa collaboratrice¹⁷. En 1935, rendant compte dans la *Revue des Études Latines*¹⁸, de l'anthologie de la littérature paléochrétienne compilée par Christine Mohrmann sous le titre *Annus Festivus*, Marouzeau saluait le travail de la 'très remarquable philologue ... travaillant aux côtés de Mgr. Schrijnen'. Dans sa lettre de condoléances, écrite le 28 janvier, au lendemain de la mort de Schrijnen, il écrivit à Christine Mohrmann : 'Vous êtes, Mademoiselle, celle qui continuerez son œuvre et c'est en vous que son esprit scientifique survivra'.

Ce sera aussi grâce aux relations avec Paris, après la Deuxième Guerre Mondiale, et grâce au travail pour le Comité Permanent ressuscité, que Nimègue prendra sa part dans l'expansion et la consolidation de la communauté internationale des linguistes, mais malheureusement, sans que cette action émanât d'une chaire de professeur ni même du plus humble poste de maître de conférences ou d'assistante.

¹⁷ On trouvera ces lettres *passim* dans les dossiers tant de Schrijnen que de Christine Mohrmann.

¹⁸ *Revue des Études Latines* 13, p. 389.

Christine Mohrmann a eu la chance d'avoir rencontré en Joseph Schrijnen un mentor bien au-delà de la préparation de sa thèse. Il lui a ouvert des voies où aucun des professeurs niméguois d'alors ne pouvait engager ses étudiants. Mais elle avait les aptitudes nécessaires pour saisir les chances qui lui étaient offertes. A ses talents intellectuels elle alliait la capacité de se dévouer avec enthousiasme, et ainsi elle était pleinement disponible pour des projets qui valaient la peine d'y employer toutes ses forces : le travail scientifique poursuivi tant par amour de la science en elle même que pour faire participer davantage les catholiques néerlandais à la vie intellectuelle de leur pays.

Plus tard, passant sa vie en revue, elle aimait à souligner qu'elle ne regrettait pas son choix d'une vie de célibataire au profit de la science. Elle répétait ainsi ce qu'elle avait dit autrefois avec l'idéalisme de la jeunesse devant un auditoire d'étudiantes catholiques¹⁹ : quand on se consacre totalement à la science, il faut sacrifier le reste, car la science est une vocation. Ces paroles laissent percevoir la voix de Schrijnen²⁰, mais elles traduisent aussi une conviction personnelle. Il n'y a pas à en douter : si Christine Mohrmann a eu la chance d'être formée par Schrijnen, elle n'en avait pas moins en elle-même tout ce qu'il fallait pour recevoir et faire fructifier cette influence : un esprit bien fait, l'intérêt pour le monde antique, acquis durant ses années de lycée, une foi catholique profondément ancrée et naturellement portée au sacrifice. Le monde de Schrijnen ne lui était pas un monde étranger : leur collaboration qu'a priori Schrijnen aurait jugée improbable, s'avérait naturelle. L'idéal de Schrijnen était aussi le sien : se mettre au service de la science et combler le retard des catholiques dans ce domaine. Si, dans l'émancipation des catholiques néerlandais, les personnalités féminines n'ont pas joué un rôle important, Christine Mohrmann du moins a été du petit nombre des émancipatrices, et elle le fut à un degré éminent, spécialement au béné-

¹⁹ La publiciste Gera Van der Bruggen y a fait allusion dans un numéro anniversaire de *KUnieuws* (l'hebdomadaire de l'Université Catholique), en 1988.

²⁰ A comparer les paroles de son discours d'adieu à Nimègue le 14-12-1973 : 'Schrijnen, qui m'a appris que la science est digne qu'on lui voue sa vie, non sans exclure consciemment d'autres valeurs' ('Schrijnen, die mij geleerd heeft, dat de wetenschap waard is er een leven aan te wijden, ook met bewuste uitsluiting van andere waarden' : voir p. 19).

fice des femmes elles-mêmes. Elle se sentait dans son domaine scientifique l'homologue de son amie et ancienne collègue de lycée, Marga Klompé, qui aurait à jouer un rôle si important dans la politique. Grâce à ses travaux elle était aussi, en fait, l'ambasadrice de l'Université Catholique qui, pourtant, n'était pas autorisée à reconnaître cette fonction et qui se vit obligée, des années durant, de tenir ses portes fermées à un professeur féminin, 'scandale bizarre et maintenu avec beaucoup d'acharnement', comme l'écrivait Gerard Wijdeveld dans sa lettre de félicitation quand la nomination eut enfin lieu ²¹.

II

Ceci nous amène à la seconde question de cet exposé; que s'est-il passé dans les années trente autour de cette nomination, tant pour la favoriser que pour l'empêcher? Les documents conservés dans les archives de Christine Mohrmann permettent de suivre le cours des événements à peu près pas à pas. Essayons d'en retracer les péripéties.

Le 19 mai 1932, Christine Mohrmann soutient sa thèse avec le plus grand succès. Quatre jours plus tard, le 23 mai, elle adresse, en signant 'Dr. Christine Mohrmann', une lettre au Conseil de la 'Radboudstichting' ²² à Utrecht, c.-à-d. aux évêques néerlandais qui, en tant que membres de ce conseil, étaient les chefs suprêmes de l'Université Catholique. Elle leur demandait d'être admise comme 'privaat-docente' ²³ en linguistique latine, plus spécialement pour le latin paléochrétien, et en linguistique générale. Dans une seconde lettre de la même date, elle prie la Faculté de Lettres et de Philosophie de faire parvenir cette demande avec avis favorable aux Curateurs de l'Université pour qu'ils la transmettent aux

²¹ 'een zonderlinge en met ... veel verstoktheid voortgezette blamage', dans une lettre du 25-11-1952 de Gerard Wijdeveld, homme de lettres néerlandais très connu.

²² Cf. n. 3. Saint Radbode, d'origine mi-franque mi-frisonne, fut évêque d'Utrecht au dixième siècle et se rendit fameux comme pasteur, érudit et poète. Son nom a été le symbole de l'émancipation culturelle des catholiques néerlandais.

²³ 'Privaat-docent(e)' signifiait à peu près: 'chargé(e) de cours à titre personnel', grade le plus bas de l'enseignement universitaire, qui n'existe plus aujourd'hui.

destinataires. Le latin paléochrétien ²⁴, en tant que branche de la linguistique latine, et la linguistique générale ressortissaient à la chaire de Schrijnen, et il est évident que les lettres en question ont été écrites à son instigation. C'est lui aussi qui probablement conseilla à Christine Mohrmann d'envoyer aux évêques un exemplaire de sa thèse : un télégramme de félicitation à l'occasion de son doctorat a été conservé, en provenance de Mgr. Diepen de Bois-le-Duc, ainsi qu'une lettre de congratulation de Mgr. Lemmens de Ruremonde, qui envoie ses remerciements pour l'envoi de la thèse et ses excuses pour le retard de sa réponse.

La Faculté transmet la lettre de Christine Mohrmann aux Curateurs, qui la font parvenir à la Radboudstichting. Celle-ci fait savoir aux Curateurs que la demande sera discutée par les évêques lors d'une réunion prévue pour le ... 14 décembre 1932 ! Van Ginneken, doyen de la Faculté, mis au courant par les Curateurs, transmet à Schrijnen cette information le 14 juillet. Force sera donc d'attendre jusqu'à la fin de l'année. Il est possible que Schrijnen et Mohrmann aient nourri un moment l'espoir d'une réponse favorable. Depuis quelque temps, en effet, un cas analogue était en jeu : l'éventuelle nomination d'Hedwige Houben à la fonction d'assistante d'italien pour l'année 1932-1933 ²⁵. Avisée d'abord que ses chances étaient minimes, elle avait conçu ensuite quelque espoir : elle s'en ouvrit dans une courte lettre, sans date, adressée à Schrijnen, sans expliquer d'ailleurs sur quoi cet espoir était fondé. Le 22 juillet cependant, Van Ginneken transmet à ses collègues de la Faculté l'information, reçue des Curateurs, que la Radboudstichting 'n'a pas accédé à leur proposition de nommer

²⁴ L'acte de nomination de Schrijnen disait : 'latin patristique et ecclésiastique' ('Patristisch- en Kerklatijn'). Le nouveau libellé adaptait la terminologie scientifique aux résultats des travaux de Schrijnen et de Christine Mohrmann. Ces subtilités échappaient à la Radboudstichting : jusqu'en 1938 elle s'en tiendra à l'ancienne terminologie (voir plus loin, p. 58, à propos de la nomination de H.H. Janssen).

²⁵ C'est en tant que directeur de l'institut de lettres classiques que le 17-9-1928 Schrijnen avait nommé Christine Mohrmann, peu avant son examen de fin d'études, à la charge d'assistante de cet institut. Il n'avait donc pas eu à en référer à la Radboudstichting, comme ce devait être le cas pour la nomination de Mlle Houben à un poste d'enseignement. Il est évident que Schrijnen avait une stratégie : dans le texte de la nomination, il mentionne expressément l'approbation du collège des Curateurs.

Mademoiselle H. Houben' ²⁶. Si les deux pièces concernant Hedwige Houben ont été conservées dans la correspondance sur la demande d'admission de Christine Mohrmann, c'est évidemment à cause du rapport entre les deux nominations féminines. Au demeurant, la lettre de Van Ginneken du 22 juillet n'était pas faite pour inspirer de l'optimisme à Schrijnen ni à Christine Mohrmann.

Le 15 décembre, lendemain de la discussion de la Radboudstichting, Mgr. Bauduin, vicaire-général du diocèse de Ruremonde, sans doute sollicité préalablement par Schrijnen, trahit le secret. Il écrit de Ruremonde une lettre strictement confidentielle au professeur de Nimègue ²⁷: 'Ce que je craignais est arrivé. L'admission de la demoiselle a été considérée comme le premier pas vers sa nomination ultérieure, et a été, pour cette raison, refusée. Moi-même et quelques autres parmi les membres présents avons plaidé de notre mieux pour l'admission, mais la majorité l'a rejetée' ²⁸. La réponse de la Radboudstichting, signée par son président, Mgr. Jansen, archevêque d'Utrecht, et envoyée à Mademoiselle Dr. Chr. A.E.M. Mohrmann ²⁹ en date du 21 décembre, n'apportait donc rien de nouveau. La formulation se ressentait du plus pur style bureaucratique; 'il n'a pas été trouvé de raisons pour accéder à votre demande, en conséquence de quoi l'admission sollicitée est rejetée' ³⁰. La lettre de Bauduin nous fait comprendre que la raison du refus avait été la crainte qu'une nomination ultérieure serait alors inévitable. Pour la majorité de la Radboudstichting la désignation d'une femme à un poste d'enseignant dans l'université était chose inconcevable.

²⁶ 'zich niet verenigd heeft met hun voorstel tot benoeming van mej. H. Houben'.

²⁷ Il s'adresse à Schrijnen avec l'apostrophe 'Waarde professor' ('Cher professeur').

²⁸ 'Het is uitgekomen, gelijk ik het vreesde. De toelating der juffrouw werd beschouwd als een eerste stap tot hare latere benoeming, en daarom afgewezen. Ik zelf en eenige andere Heeren hebben zo goed mogelijk gepleit voor de toelating, maar de meerderheid heeft ze verworpen'.

²⁹ 'Mejuffrouw Dr. Chr. A.E.M. Mohrmann': l'abréviation Dr. a été ajoutée, à la réflexion, en haut de la ligne.

³⁰ 'geen termen zijn gevonden voor inwilliging van Uw verzoek, zodat de gevraagde toelating is afgewezen'.

Fin 1935 - début 1936 ³¹, nouvelle tentative de Schrijnen et Christine Mohrmann appuyés par le doyen de la Faculté. Cette fois la réponse de la Radboudstichting ne se fait pas attendre aussi longtemps: la lettre, signée par le président Mgr. l'archevêque De Jong, porte la date du 4 avril. C'est de nouveau le langage administratif avec son laconisme prudent: 'les membres non-permanents et les curateurs ayant été entendus (...); il n'y a pas lieu de revenir sur la position de 1932 (...); décision négative' ³². Il n'y avait malheureusement pas de vicaire-général pour chuchoter à l'oreille de Schrijnen, comme en 1932, les raisons de cette décision, mais elles étaient évidemment les mêmes qu'alors, renforcées seulement par la volonté bureaucratique de ne pas revenir sur des décisions prises. Pourtant Schrijnen, ainsi que la Faculté, avait appuyé la nouvelle demande par tout un choix d'arguments. Les voici en abrégé. 'Mon état de santé, menacé par l'affaiblissement du cœur, demande une aide pour le travail; sinon ma démission est à envisager; la personne toute désignée pour m'aider, la seule qui soit qualifiée sous tous les rapports, est Dr. Christine Mohrmann. Sa nomination ne constitue pas une charge financière; je prendrai sur mon propre salaire de quoi la dédommager de ce que lui fera perdre la réduction de ses heures dans l'enseignement secondaire. Il ne s'agit pas de créer un précédent quant à l'admission de femmes dans les cadres de l'Université Catholique, mais seulement d'une mesure révoicable à tout instant, qui est nécessaire pour faire face à une situation exceptionnelle. Un professeur ou enseignant de sexe féminin n'a d'ailleurs rien d'inédit dans les universités néerlandaises; de plus, à Tilbourg, à l'Institut Catholique, des cours sont donnés par Mademoiselle J. Hol' ³³. Et à propos de sa collaboration avec Christine Mohrmann (leur travail commun sur Cyprien allait aboutir), collaboration qui faisait peut-être un peu froncer les sourcils aux évêques-régents, Schrijnen ajoute: 'A l'Université Catholique de Milan une femme est direc-

³¹ Les lettres de Schrijnen, Mohrmann et Brandsma, doyen de la Faculté, concernant cette nouvelle tentative, s'échelonnent du 27 janvier 1936 jusqu'au 17 février inclus, mais leur contenu nous apprend que les premières démarches avaient été faites déjà avant les vacances de Noël de 1935.

³² 'gehoord de niet-vaste leden en curatoren ..., geen termen om op hun besluit van 1932 terug te komen, ... besloten afwijzend te beschikken'.

³³ Mademoiselle Hol enseignait la musique à Tilbourg aux 'Rooms-Katholieke Leergangen', institut catholique non-universitaire d'enseignement supérieur.

trice du laboratoire de psychologie, et le recteur, le Père Gemelli, a souvent préparé avec elle des publications'. Au plaidoyer de Schrijnen la Faculté ajoutait: 'L'admission du Dr. Christine Mohrmann ne préjuge en rien d'une succession ultérieure de Schrijnen: à cet égard la Faculté se réserve toute liberté'.

Tout fut en vain. L'allusion plus ou moins voilée de Schrijnen à une démission inévitable ne fit aucune impression. Du reste, il n'alla pas jusque-là, mais il ne se résigna pas non plus à accepter la situation telle quelle. En 1937, on le voit chercher par des voies diverses à assurer l'avenir scientifique de sa collaboratrice, dont il se sent responsable. L'été de cette année, il écrit à H. Wagenvoort, professeur de latin à l'Université d'État d'Utrecht: sa lettre n'a pas été conservée, mais bien la réponse, écrite le 9 juillet. Depuis quelque temps déjà, en effet, Wagenvoort souhaitait être secondé par un 'privaat-docent' pour les cours de latin chrétien et de latin vulgaire. Il ne pensait pas à Christine Mohrmann, car il supposait — je traduis ses paroles — 'qu'elle devrait être associée déjà à la vie universitaire de Nimègue et qu'à l'avenir cette association deviendrait encore plus étroite'³⁴. Mais il avait appris que la nomination d'une femme, à Nimègue, se heurtait à des résistances. Alors il avait pris contact avec Christine Mohrmann. C'est quelques jours après que Schrijnen écrivit à Wagenvoort. Mohrmann a dû l'informer de la démarche de Wagenvoort; face à cette ouverture inattendue, Schrijnen réagit immédiatement et, dans sa lettre, il fit sans doute savoir que Christine Mohrmann était prête à venir à Utrecht. La réponse de Wagenvoort étant encourageante, à part quelque réserve pour le règlement financier, Christine Mohrmann présenta aussitôt, le 15 juillet, une demande au Ministre de l'Instruction Publique. Le 13 octobre, Wagenvoort écrivit que la Faculté de Lettres et de Philosophie d'Utrecht ne se réunirait, pour discuter de cette demande, qu'à la mi-novembre. Mais, le 9 novembre, il expédia une nouvelle lettre annonçant que la réunion de la Faculté avait été avancée à la fin d'octobre et que la discussion avait abouti à un 'avis favorable'. Un mois après, par décret ministériel du 11 décembre, Christine Mohrmann était nommée 'privaat-docente' à la Faculté de Lettres et de Philosophie de l'Université d'Utrecht.

³⁴ 'dat zij reeds in het Nijmeegse universiteitsleven betrokken zou zijn, en in de toekomst daarin nog nauwer betrokken zou worden'.

Grande fut la joie de Schrijnen et de Christine Mohrmann et du cercle de ses amis. On s'apprêtait à transporter Schrijnen en voiture à Utrecht ³⁵ le jour de la 'leçon publique' ³⁶. Après tant d'échecs, quelle consolation pour lui que d'assister à l'entrée en fonction de sa collaboratrice! Sa mort, hélas, devait l'en priver.

Revenons à la fin de 1937. Pour Schrijnen, la nomination à Utrecht, si heureuse qu'elle fût, ne lui donnait pas pleine satisfaction. Contre toute espérance il continuait à espérer du côté de Nimègue. Et il ne s'agissait plus pour lui d'une nomination provisoire, pour un remplacement ou une aide temporaire, mais de sa succession. En 1939, il allait avoir 70 ans et devrait prendre sa retraite: une seule personne serait capable d'assurer sa relève. Il entreprit une double action pour influencer les évêques qui, bien que d'accord dans leur décision, différaient d'opinion ³⁷: une action partie d'en bas pour employer une terminologie regrettable mais usuelle, c'est-à-dire, du monde des laïques, en l'occurrence celui de l'organisation des femmes catholiques, une autre partie d'en haut, grâce à l'intervention d'une instance ecclésiastique supérieure.

Le 26 novembre 1937, au moment où la nomination à Utrecht était déjà certaine, Schrijnen écrivit une lettre à Madame F. Steenberghe-Engering à Soesterberg, présidente générale de la Fédération des Unions Féminines Catholiques. Le contenu se résume en deux phrases: il faut que Christine Mohrmann me succède en 1939; employez-vous pour cette cause auprès de la Radboudstichting. Il reprenait l'argumentation utilisée à peu près deux années auparavant à l'adresse de ce même organisme, mais avec ce complément: il s'agit d'une affaire de principe; l'Université Catholique admet bien des femmes comme étudiantes, mais pas comme enseignantes; aux femmes catholiques qui ont de hau-

³⁵ Information trouvée dans une lettre de Madame M. Dijkhoff-Van Rijn, datée de 'maandag 1938' ('lundi 1938'); elle a dû être écrite un lundi de janvier avant la mort inattendue de Schrijnen.

³⁶ La 'leçon publique' était la leçon inaugurale d'un 'privaat-docent', ouverte au public. Celle de Mohrmann aurait lieu le 23-4-1938, après la mort de Schrijnen.

³⁷ On se rappellera la lettre, mentionnée plus haut, du vicaire-général Bauuin. Dans une lettre de Mr. Van de Velden écrite autour du 10 février 1938 que nous aurons à citer plus loin, il est dit qu'en 1937, et 1938 aussi, les opinions divergeaient au sein de la Radboudstichting.

tes aspirations dans le domaine de la science — célibataires évidemment, précise la lettre ³⁸ — on barre la voie dans leur propre université. La lettre se termine par une question : vous est-il possible de recevoir Mademoiselle Mohrmann pour parler de l'affaire ? C'était possible. La conversation eut lieu le 15 décembre, non pas avec Madame Steenberghe, mais à Enschedé avec Madame Van Glabbeek-Van Ginneken, qui entre-temps lui avait succédé comme présidente. Peu après cependant Madame Van Glabbeek dut prendre, sur ordonnance médicale, un repos de trois mois. Elle écrivit le 3 février 1938 que la présidente intérimaire, Madame Smits-Weyers, de Ruremonde, s'était chargée de l'affaire et avait reçu le dossier. Le 2 mars, en son nom, la secrétaire, Madame Leeuwenberg-De Sonnaville, fait savoir que le conseil de direction de la Fédération ne veut pas se mêler d'affaires touchant à l'Université Catholique : 'c'est là une chose qui nous échappe, et nous n'avons pas connaissance des motifs dont s'est inspirée, pour prendre décision, la direction de l'Université Catholique' ³⁹, c.-à-d. les évêques. Il est probable qu'on était convaincu, au bureau de la Fédération, de l'inutilité d'une intervention et qu'on n'en attendait que des irritations regrettables. C'est ainsi que cette tentative échoua elle aussi, et de manière fort décevante. Mais entre-temps des événements autrement importants s'étaient produits, qui faisaient passer au second plan les autres aspects de la question.

Pendant les vacances de Noël, de décembre 1937 à janvier 1938, Schrijnen et Christine Mohrmann se rendent en Italie. Ils font un séjour à Rome et, chemin faisant, s'arrêtent à Milan, où ils rencontrent Gemelli, le recteur de l'Université Catholique. La succession n'a probablement pas été débattue à Rome, mais a été le sujet d'un tête-à-tête entre Schrijnen et Gemelli. Schrijnen cherchait à obtenir l'aide de Gemelli. Il était persuadé qu'une démarche de sa part aurait plus de poids à Rome qu'une demande émanant de Nimègue.

Le 10 janvier, les deux voyageurs sont de retour, malades l'un et l'autre : Schrijnen gravement, Mohrmann incommodée par des accès de fièvre. Après quelques jours Schrijnen va mieux et, assisté

³⁸ 'ongethuwd natuurlijk'.

³⁹ 'zoiets kunnen wij niet overzien, en wij hebben geen inzicht in de motieven die het bestuur van de R.K. Universiteit bewegen'.

par Christine Mohrmann, se prépare à la soutenance d'une thèse qu'il a dirigée ⁴⁰. Il y eut en ces jours, entre le 17 et le 19 de la St. Annastraat, un échange continu de lettres et de billets écrits à la plume ou au crayon : tout a été conservé ; malheureusement il n'y a pas de dates. Un billet écrit au crayon de la main de la gouvernante de Schrijnen dit : 'Chère Mlle Mohrmann. Quand pensez-vous pouvoir venir, ce matin ou dans l'après-midi ? Le professeur vous a réclamée avec insistance' ⁴¹. Il n'est pas téméraire de voir dans ce billet l'invitation à la conversation que Schrijnen a eue le 25 janvier, veille de sa mort, avec Christine Mohrmann. Son état s'était soudainement aggravé, et il se rendait compte que la fin était proche. La correspondance de Christine Mohrmann au cours des semaines suivantes nous apprend qu'il l'a appelée chez lui — probablement donc par le billet de sa gouvernante — et qu'il lui a demandé en guise de dernière volonté de ne pas cesser de tout faire pour lui succéder et de se mettre en rapport avec le P. Gemelli, en vue d'une démarche à Rome. De fait, immédiatement après la mort de Schrijnen elle écrit à Gemelli. Le 31 janvier (remarquable rapidité de la poste en ce temps-là !) il exprime ses condoléances et dit que lors de leur dernière rencontre Schrijnen lui a parlé d'elle : il offre ses bons offices 'en souvenir de Mgr. Schrijnen'. Le brouillon de la réponse que Christine Mohrmann a dû expédier sans délai, a été conservé. Elle témoigne de sa reconnaissance et elle lui fait savoir ce dont Schrijnen l'a chargée : faire l'impossible pour devenir son successeur et, à cet effet, le prier de bien vouloir s'entremettre auprès du Saint-Siège, puisqu'il n'était pas question d'influencer les évêques néerlandais. Elle concluait en disant : la Faculté, qui veut ma nomination, mettra mon nom sur la liste des candidats qui, dans deux ou trois semaines, sera présentée à la Radboudstichting : il faut donc faire diligence.

Gemelli — et la poste — font des prodiges. Le 8 février, il répond : je suis entré en contact avec la Congrégation des Universités à Rome ; cette congrégation ne s'oppose absolument pas à la nomination d'une femme — et Gemelli d'observer à ce propos : nous avons nous aussi à Milan des femmes chargées d'enseigne-

⁴⁰ Il s'agit de la thèse du Sud-africain Abel Coetzee, *Die Afrikaanse volksge-loof*, étude de folklore, discipline qui relevait aussi de la chaire de Schrijnen.

⁴¹ 'Geachte Mej. Mohrmann. Wanneer denkt U te kunnen komen ? Professor heeft dringend naar U gevraagd'.

ment — ; mais on attend une demande expresse de la part du recteur ou du sénat de l'université ; si vous me donnez le nom du recteur, je me mettrai en contact avec lui. Christine Mohrmann répond le 11 février (après trois jours !) : à l'Université Catholique de Nimègue le recteur n'est pas compétent pour les nominations, mais c'est le doyen de la Faculté, en l'occurrence le Père Brandsma ⁴² : veuillez donc vous adresser à lui. Juste avant cette lettre ou en même temps, Maître P. Van der Velden, secrétaire de la 'Société universitaire de Nimègue' ⁴³, dont Schrijnen avait été le président, écrit à Gemelli pour le prier de susciter une intervention romaine auprès de l'épiscopat néerlandais.

Gemelli réagit, le 16 et le 17 février, par deux lettres adressées au P. Brandsma et dont les copies envoyées à Christine Mohrmann sont conservées. Dans la première il dit : des informations prises à Rome m'ont assuré qu'on ne s'y oppose pas à la nomination de femmes. Dans la seconde il est encore plus précis : 'J'ai, écrit-il en français, soumis au Saint-Père la question si à l'université de Nimègue on peut confier un enseignement à une femme. Le Saint-Père m'a répondu que, comme je le sais, la question a été déjà résolue de façon favorable par le Saint-Siège, et qu'il ne voit rien de contraire pour que l'enseignement soit confié à une femme, si elle le mérite. Il m'a dit de traiter la question amicalement avec vous (= Brandsma), en vous faisant remarquer que si les Autorités compétentes demanderont au Saint-Siège d'être autorisées à nommer une femme dans la personne de Mlle Mohrmann, le Saint-Siège répondra en forme affirmative et favorable'. La lettre de Gemelli est intéressante sous deux rapports : d'abord parce que le pape lui-même se trouve être mêlé à l'affaire — la manière dont Gemelli s'exprime semble suggérer qu'il a eu une conversation privée avec le pape —, ensuite à cause de la prudence avec laquelle le pape formule sa réponse favorable. Cette réponse revient à dire : si les évêques le demandent, je dirai : d'accord, vous avez ma bénédiction. En d'autres termes : l'initiative restait du côté des évêques néerlandais ; le pape entendait ne rien imposer. Mohrmann répondit à Gemelli (d'après un brouillon sans date) : Mille

⁴² Le Père Titus Brandsma O. Carm., futur martyr, mort dans le camp nazi de Dachau, a été béatifié en 1985.

⁴³ La 'Nijmeegse universiteitsvereniging' était la société des amis de l'Université Catholique.

remerciements; vous avez fait plus que je n'étais en droit d'espérer; il n'y a plus qu'à attendre; ce qui pouvait être fait pour réaliser le vœu de Schrijnen a été fait.

Le 30 mai, est annoncée la nomination comme maître de conférences du Dr. H.H. Janssen, qui venait de soutenir sa thèse, le 4 avril, sur un sujet de linguistique latine paléochrétienne. Ce qui s'est passé entre le 17 février et le 30 mai n'a pas laissé de trace dans les papiers de Christine Mohrmann, sauf une courte notice, en deux versions, l'une au crayon, l'autre à la plume, intitulée 'Mes expériences' ⁴⁴. Il s'agit de notes sur le P. Brandsma, en vue d'une conférence ou d'une causerie. Les deux versions portent: 'Visite Brandsma à archevêque — naïf — colère De Jong'; dans la version au crayon on lit d'abord les mots suivants; 'lettre pape — tomba mal' ⁴⁵. Il s'agit d'un document postérieur de plusieurs années ⁴⁶, mais ce n'est certainement pas un produit de l'imagination ni un souvenir corsé. La 'lettre du pape', c.-à-d. la lettre de Gemelli annonçant le point de vue du pape, avait évidemment été portée à la connaissance des évêques. Mais elle eut le résultat opposé à l'effet escompté. Puisque le pape n'imposait rien, les évêques ne se sentirent pas obligés de revenir sur leur décision; et il ne resta de cette nouvelle tentative que leur exaspération de voir à quel niveau on avait essayé de les y contraindre. Le P. Brandsma semble s'être hasardé à une intervention personnelle auprès de l'archevêque De Jong; dans sa sainte simplicité il ne se rendait pas compte que le seul résultat serait d'empoisonner encore plus l'atmosphère. Mention a été faite plus haut du refus de la Fédération des Unions Féminines Catholiques de se mêler de l'affaire: la lettre qui l'annonçait a été envoyée le 2 mars, une quinzaine de jours après la lettre de Gemelli sur la position du pape. La Fédération avait-elle appris ou deviné que l'affaire était près de tomber dans une impasse?

⁴⁴ 'Mijn ervaringen'.

⁴⁵ 'bezoek Brandsma aan aartsbisshop - argeloos - woede de Jong'; 'brief paus - viel slecht'.

⁴⁶ Nous avons affaire probablement à des notes pour une conférence en petit comité dont il est malaisé d'établir la date, mais qui a vraisemblablement eu lieu dans les années soixante-dix, en tout cas après la parution en 1956 de la biographie du P. Brandsma par Aukes, mentionnée dans les notes. Il ne me semble pas que ces notes soient celles qui ont servi à Christine Mohrmann lors de son témoignage dans le procès de béatification de Titus Brandsma.

De toute façon, il n'y avait plus rien à espérer: l'échec était total. Pour comble de malheur, commençaient à s'exercer des forces qui, du vivant de Schrijnen, ne s'étaient pas aussi nettement manifestées. Au sujet de la nomination de Christine Mohrmann la Faculté avait toujours été unanime: tous ses membres soutenaient les efforts de Schrijnen. Après sa mort toutefois cette unanimité se disloqua. Qu'il y eut des oppositions souterraines entre les professeurs du département des lettres classiques à Nimègue, n'était pas inconnu dans le petit cercle des initiés. On se souvint plus tard que Drerup s'opposait à Schrijnen tandis que Slijpen s'employait à entretenir les contacts indispensables⁴⁷. On se souvint plus tard aussi de l'atmosphère désagréable qui régnait dans le département après la mort de Schrijnen⁴⁸. C'est à l'occasion de la soutenance de thèse de H.H. Janssen, le 4 avril 1938, que le malaise éclata. Christine Mohrmann n'y avait pas assisté, mais elle envoya ses félicitations. Le nouveau promu répondit le 12 avril: 'Je regrette qu'il vous ait été impossible d'assister à la soutenance. Mais, probablement, vous avez ainsi évité le risque de vous scandaliser. Drerup s'est livré à une attaque extrêmement antipathique, et il a donné à tout le monde l'impression qu'il ne s'en prenait pas seulement à moi mais à l'ensemble des théories et des méthodes de Schrijnen ... Il ne me donna pas l'occasion de répondre à ses accusations générales'⁴⁹.

L'emportement inconsidéré de Drerup produisit un résultat qu'il n'avait certainement pas prévu: un sentiment de solidarité entre les deux personnes qui, sans qu'il y eût faute de leur part, risquaient de devenir des concurrents. Une deuxième lettre de Janssen, du 16 avril, donne une réponse affirmative à l'invitation que Mohrmann n'avait pas tardé à lui envoyer, de se rencontrer pour examiner la situation. Le 30 mai, suit une troisième lettre: elle est importante pour nous à cause de trois informations et du

⁴⁷ Voir la lettre de Sœur Agnès Dicker du 14-12-1958. Drerup occupait la chaire de littérature grecque, Slijpen de littérature latine.

⁴⁸ Voir la lettre du Père Otger Janssen OFM du 26-11-1952.

⁴⁹ 'Ik vind het jammer dat U niet bij de promotie kon zijn. Van den anderen kant is U daardoor echter misschien een ergernis gespaard gebleven. Drerup heeft een uiterst onsympathieken aanval gedaan, waarbij hij algemeen den indruk gewekt heeft, dat het niet alleen tegen mij maar ook tegen de heele richting Schrijnen ging ... Hij gaf mij niet de gelegenheid op zijn algemeene beschuldigingen te antwoorden'.

vœu qu'elle contient. Janssen annonce qu'il a reçu ce jour même, le 30 mai, au moment où il ne s'y attendait plus, sa nomination comme maître de conférences, qu'on lui avait promise pour le 15 mai. Il indique ensuite le domaine confié à son enseignement: 'la linguistique grecque et latine, y compris le latin vulgaire, le latin patristique et ecclésiastique' (libellé officiel qu'il commente non sans ironie: 'N'auraient-ils jamais encore entendu parler de latin paléochrétien?'⁵⁰). Enfin il fait part de son admission comme membre de la Société des Études Latines à Paris, que Marouzeau lui avait annoncée. Le vœu par lequel il termine est ainsi formulé: 'J'espère que grâce à une collaboration cordiale nous réussirons à sauver le plus possible de l'héritage de Schrijnen'⁵¹. A part le retard énigmatique de quinze jours dans la nomination, cette lettre contient des informations les plus claires. Le domaine confié au maître de conférences était, sauf la linguistique générale, identique à celui de Schrijnen en 1923. Christine Mohrmann était sans doute curieuse d'en connaître la définition; mais aucun doute n'était possible: Janssen était, à lui seul et pour la totalité, successeur de Schrijnen. Du reste — et nous sommes heureux de le constater — cette nomination ne fit pas de Christine Mohrmann et de Janssen des adversaires: associés qu'ils l'étaient, ils le restèrent. Ils se communiquaient les renseignements importants, et c'est certainement par l'intermédiaire de Christine Mohrmann que Janssen était entré en relation avec Marouzeau. En ces circonstances, Christine Mohrmann a agi de façon très correcte: l'injustice dont elle fut la victime n'a pas influencé son attitude à l'égard de Janssen. C'est pourquoi Janssen, dans sa lettre, pouvait lui exprimer le vœu d'une coopération en vue de sauver le plus possible de l'héritage de Schrijnen.

Dans la correspondance qui concerne la succession de Schrijnen, il reste une lettre fort intéressante, écrite en français par Gemelli le 11 février 1946. En réponse à une lettre non conservée de Mohrmann il lui apprend que le Saint-Siège a décidé 'il y a quelques années' qu'à Milan des femmes pourraient enseigner sans aucune

⁵⁰ 'Zouden ze nog nooit van oudchristelijk Latijn gehoord hebben?' Il y a une certaine ironie à constater que Mohrmann avait été nommée à Utrecht précisément comme 'privaat-docente' de latin paléochrétien et de latin vulgaire.

⁵¹ 'Ik hoop dat we door een prettige samenwerking zoveel mogelijk van de erfenis van Schrijnen zullen redden'.

difficulté. Il conclut: 'Je vous souhaite de pouvoir retourner à Nimègue à la chaire de votre ancien maître'. Il est difficile de voir ce qu'il y a derrière ces lignes. Gemelli voulait-il simplement réitérer et confirmer une information qu'il avait procurée bien des années auparavant, en réponse à une lettre qui n'était peut-être guère plus qu'une lettre de politesse? Ou bien faut-il entendre qu'une nomination de Mohrmann était de nouveau sur le tapis et qu'on y travaillait, auquel cas la déclaration de Gemelli pouvait être fort utile? Si c'est là le dessous de la lettre, ce serait, si je ne me trompe, dans les papiers laissés par Christine Mohrmann, le seul indice d'efforts qui, après les échecs des années trente, devaient aboutir à la nomination de 1952. Dans les années cinquante le bruit courait que H.H. Janssen, qui de maître de conférences était devenu professeur, s'était donné beaucoup de peine pour favoriser cette nomination: sa veuve, Madame Janssen-Kneepkens, m'a assuré du bien-fondé de ces rumeurs. Janssen ne voulait pas être le successeur définitif de Schrijnen: cet honneur revenait à une autre personne, et à elle seule. Grande fut sa satisfaction lorsque la Radboudstichting accepta le dédoublement de sa chaire, laissant ainsi à Christine Mohrmann le latin paléochrétien et les disciplines correspondantes. Donnons une fois encore la parole au professeur Wagenvoort d'Utrecht. Félicitant, dans une lettre du 21 novembre 1952, Christine Mohrmann pour sa nomination, il écrit: 'L'Université de Nimègue nous a devancés à juste titre'⁵². Oui, il est heureux que Nimègue ait échappé à la honte d'être une seconde fois doublée par Utrecht! On me pardonnera d'exprimer ici le vœu ardent que l'Université Catholique n'en vienne pas un jour à laisser se perdre le grand héritage de Joseph Schrijnen et de Christine Mohrmann.

⁵² 'De Nijmeegse universiteit is ons terecht vóór geweest: 'ons' 'nous', c.-à-d. l'université d'Utrecht, où on avait été sur le point de nommer Christine Mohrmann comme professeur de latin chrétien et médiéval.

Thèses dirigées par Christine Mohrmann

4 novembre 1955

L. Th. A. Lorié, *Spiritual Terminology in the Latin Translations of the Vita Antonii with reference to Fourth and Fifth Century Monastic Literature*

18 juin 1956

A.J. Vermeulen, *The Semantic Development of Gloria in Early-Christian Latin*

13 février 1959

J. van den Bosch, *Capa, basilica, monasterium et le culte de saint Martin de Tours. Étude lexicologique et sémasiologique*

25 mars 1960

P.C.J. Eykenboom, *Het Christus-medicusmotief in de preken van Sint Augustinus*

20 mai 1960

H.W.F.M. Hoppenbrouwers, *La plus ancienne version latine de la vie de S. Antoine par S. Athanase. Étude de critique textuelle*

17 février 1961

A.J.H. van Weegen, *Preek en dictaat bij Sint Augustinus. Syntactisch-stilistische studie over de Tractatus in Ioannis Evangelium*

6 juillet 1961

H.A.M. Hoppenbrouwers, *Recherches sur la terminologie du martyre de Tertulien à Lactance*

22 septembre 1916

L.J. Engels, *Observations sur le vocabulaire de Paul Diacre*

18 juin 1962

J. Ysebaert, *Greek Baptismal Terminology. Its Origins and Early Development*

12 octobre 1962

A.A.R. Bastiaensen, *Observations sur le vocabulaire liturgique dans l'Itinéraire d'Égérie*

10 juillet 1963

Mary-Pierre Ellebracht, *Remarks on the Vocabulary of the Ancient Orations in the Missale Romanum*

4 octobre 1963

J.P.Th. Deroy, *Bernardus en Origenes. Enkele opmerkingen over de invloed van Origenes op Sint Bernardus' Sermones super Cantica canticorum.*

7 mai 1965

G.Q. Reijners, *The Terminology of the Holy Cross in Early Christian Literature as based upon Old Testament Typology*

15 octobre 1965

G.F.M. Vermeer, *Observations sur le vocabulaire du pèlerinage chez Égérie et chez Antonin de Plaisance*

30 septembre 1966

G.Q.A. Meershoek, *Le latin biblique d'après saint Jérôme. Aspects linguistiques de la rencontre entre la Bible et le monde classique*

3 juillet 1967

H. Steneker, ΠΕΙΘΟΥΣ ΔΗΜΙΟΥΡΓΙΑ. *Observations sur la fonction du style dans le Protreptique de Clément d'Alexandrie*

6 octobre 1967

Th.P.O'Malley, *Tertullian and the Bible. Language, Imagery, Exegesis*

16 septembre 1970

A.P. Orbán, *Les dénominations du monde chez les premiers auteurs chrétiens*

22 janvier 1971

J.W. Smit, *Studies on the Language and Style of Columba the Younger (Columbanus)*

1 décembre 1972

J.E.L. van der Geest, *Le Christ et l'Ancien Testament chez Tertullien. Recherche terminologique*

24 juin 1976

A. Hillhorst, *Sémitismes et latinismes dans le Pasteur d'Hermas*

2 juin 1977

J.H. Tigcheler, *Didyme l'Aveugle et l'exégèse allégorique. Étude sémantique de quelques termes exégétiques importants de son Commentaire sur Zacharie.*

Conspectus materiae

In memoriam Christinae Mohrmann

<i>Avant-propos</i>	9-11
L.J. ENGELS, <i>Christine A.E.M. Mohrmann (1903-1988). Une vie de savant</i>	13-22
G. BARTELINK, <i>L'œuvre scientifique de Christine Mohrmann (l'École de Nimègue)</i>	23-37
A.A.R. BASTLAENSEN, <i>Schrijven - Mohrmann: collaboration et succession retardée</i>	39-59
<i>Thèses dirigées par Christine Mohrmann</i>	61-62